

Unité *des Chrétiens*



Les épisodes noirs
des relations
interconfessionnelles

Unité des Chrétiens

N° 174 – Avril 2014

ADMINISTRATION

Revue trimestrielle éditée par
l'association UADF
58, avenue de Breteuil
F-75007 Paris

Directeur de la publication :
Franck Lemaître

Maquette et Impression :
www.marnaf.fr

CPPAP : 0914 G 82028
ISSN : 1248 9646
Dépôt légal à parution

RÉDACTION

Directeur de la rédaction :
Franck Lemaître

Directeur adjoint de la rédaction :
Ivan Karageorgiev

Comité interconfessionnel de rédaction :
Matthew Harrison (anglican), Ivan Karageorgiev
(orthodoxe), Franck Lemaître (catholique), Michel
Stavrou (orthodoxe), Jane Stranz (protestante),
Philippe Sukiasyan (arménien apostolique).

redaction@revue-unitedeschretiens.fr

ABONNEMENTS

- France et Union européenne : 28 €
- Autres pays : 32 €

Envoyez vos coordonnées (prénom, nom,
adresse, téléphone) sur papier libre et votre
chèque à l'ordre de UADF-UDC à :

Unité des Chrétiens
58 avenue de Breteuil
F-75007 Paris
Tél : 01 44 39 48 48
gestion@revue-unitedeschretiens.fr

Virements :
Domiciliation : CIC Paris Bac
IBAN : FR763006 6100 4100 0105 6260 833
BIC : CMCIFRPP
Préciser : « frais partagés »

VENTE PAR CORRESPONDANCE

Tous pays : 10 € le numéro
(Frais d'expédition compris)

Titres et inter-titres de la rédaction

Photo couverture :
© Erica Guilane-Nachez

ÉDITORIAL

- 3 **Le souvenir du sang versé**
Franck Lemaître

ESSENTIEL

- 4 **Le patriarche œcuménique Bartholomée docteur *honoris causa* de l'ICP**
- 6 **« Pas à vendre » : la Fédération luthérienne mondiale actualise le message de la Réforme**
Martin Junge

DOSSIER : Les épisodes noirs des relations interconfessionnelles

- 8 **Le sac de Constantinople de 1204 et ses conséquences sur l'unité chrétienne**
Michel Stavrou
- 13 **La persécution, marqueur d'identité pour les Vaudois**
Giorgio Tourn
- 17 **La persécution des anabaptistes en Suisse**
Hans Ulrich Gerber
- 21 **La persécution des catholiques en Angleterre au XVI^e siècle**
Norman Tanner
- 25 **La Saint-Barthélémy : une mémoire douloureuse**
Liliane Crété

JALONS SUR LA ROUTE DE L'UNITÉ

- 29 **Novembre 2013 – février 2014**

AGENDA

Le souvenir du sang versé

Au terme d'un périple touristique en France, un ami britannique s'étonnait des traces nombreuses que nos villes gardent de l'histoire violente des relations entre confessions chrétiennes dans notre pays. Lors de sa visite à la primatiale Saint-Jean de Lyon, le guide avait signalé qu'au XVI^e siècle, c'était le baron des Adrets, « un calviniste », qui avait détruit toutes les statues des saints dans les niches de la façade, défigurant à jamais le portail gothique de la cathédrale. Au gré d'une promenade dans le centre de Paris, cet ami avait découvert l'église Notre-Dame-des-Victoires : intrigué par cette appellation, il comprit que ce sanctuaire marial avait été ainsi nommé en action de grâces pour la bataille de La Rochelle et pour la protection de la Vierge à qui était attribuée la reddition des Huguenots en 1628. Nul besoin de multiplier les exemples : nos villes et nos campagnes portent encore – de bien des manières – les cicatrices d'un passé interconfessionnel douloureux qui a fait mugir de féroces soldats d'un camp ou d'un autre.

Ce sont ces pages sombres de l'histoire que ce numéro permet de revisiter : des épisodes sanglants ou des persécutions plus durables qui ont marqué les relations entre catholiques et orthodoxes, entre vaudois et catholiques, entre mennonites et réformés suisses, entre anglicans et catholiques anglais, entre catholiques et réformés français. Les articles de nature d'abord historique permettent de mieux comprendre les facteurs culturels, politiques et théologiques qui ont pu générer de pareilles boucheries. Ils offrent également une réflexion historiographique sur la manière dont ces événements violents ont été racontés au fil des siècles. Car, comme le rappelle le théologien réformé Henry Mottu, « l'histoire humaine se déroule, puis s'écrit sur le fond de grandes dates ou de gestes qu'on appelle précisément "symboliques" »¹.

Dans un document récent, la Commission théologique internationale de l'Église catholique a rappelé qu'« au regard de la foi chrétienne, la violence "au nom de Dieu" est une hérésie pure et simple »². On peut certes estimer qu'entre christianisme et violence il n'y a que des « liens accidentels ». Il n'empêche : dans la manière dont les chrétiens se sont comportés avec d'autres disciples du même Christ, il faut bien reconnaître – avec humilité – des « égarements coupables et répétés ».

Pourquoi traiter ainsi de ce passé d'hostilité dans une revue interconfessionnelle ? Le cheminement œcuménique ne demande-t-il pas d'être attentif à la route qui s'ouvre devant soi plutôt que de regarder dans le rétroviseur ? En attirant ainsi le regard sur ces siècles d'adversité, ce numéro est une invitation à la prudence. Car on pourrait naïvement croire que ces violences d'un si lointain passé sans impact sur l'aujourd'hui des relations interconfessionnelles. Et pourtant, qu'un propos blessant ou un acte maladroit vienne refroidir le climat relationnel, et voilà que, très vite, l'histoire se réinvite dans les discussions.

Or on peut se demander si la papolâtrie médiatique que suscite le pape actuel – « culture du vedettariat »³ oblige – ne va pas réveiller la méfiance à l'égard d'une Église catholique toujours suspecte d'hégémonisme. Plus sérieusement encore, les débats anthropologiques et théologiques autour de la conjugalité qui s'annoncent dans des Églises protestantes françaises dans les prochains mois ne vont-ils pas générer de sérieux clivages confessionnels, au risque de raviver le souvenir d'antagonismes passés ?

Les uns et les autres, nous pouvons vivre dans le souvenir du sang versé jadis par nos coreligionnaires, ici ou ailleurs. Mais des chrétiens sont d'abord fidèles au souvenir du sang versé par le Christ, en qui toute haine est abolie.

fr. Franck LEMAÎTRE

PS : En décembre 2013, Catherine Aubé-Elie a pris sa retraite. Une célébration priante et festive a permis de lui exprimer tous nos remerciements pour son travail au service de la revue depuis 2001 (cf. p. 16). Ce numéro 174 marque donc le passage de relais avec son successeur, Ivan Karageorgiev, prêtre orthodoxe du Patriarcat de Bulgarie, à qui nous souhaitons la bienvenue à ce poste de rédaction.

1 Henry Mottu, *Le geste symbolique. Pour une pratique protestante des sacrements*, coll. Pratiques, Genève, Labor & Fides, 1997, p. 1.

2 *Dio Trinità, unità degli uomini. Il monoteismo cristiano contro la violenza*, 2014 ; traduction française à paraître sur www.vatican.va.

3 Cardinal André Vingt-Trois, à propos de l'attrait que suscite le pape François, in *Le Figaro*, 13/03/2014, p. 12.

Le patriarche œcuménique Bartholomée docteur *honoris causa* de l'Institut catholique de Paris

Le 30 janvier 2014, en présence du cardinal André Vingt-Trois, chancelier, et de nombreux invités de toutes confessions, le recteur Philippe Bordeyne a remis au patriarche œcuménique Bartholomée de Constantinople les insignes de docteur *honoris causa* de l'Institut catholique de Paris. Après une *laudatio* prononcée par le professeur Jean-Louis Souletie, directeur de l'Institut supérieur de liturgie et par le pasteur Jacques-Noël Pérès, directeur de l'Institut supérieur d'études œcuméniques, Bartholomée I^{er} a prononcé une leçon doctorale dont on lira ci-après quelques extraits.

C'est un grand honneur que l'Institut catholique de Paris fait ce soir à notre humble personne en nous décernant ce doctorat *honoris causa*. Nous en sommes profondément reconnaissant. Nous y voyons un hommage au Trône œcuménique, à la Grande Église du Christ, pour les initiatives mises en œuvre depuis près d'un quart de siècle en faveur de la protection de la création matérielle, depuis que notre prédécesseur, le patriarche œcuménique Dimitrios, adressa le 1^{er} septembre 1989 la toute première encyclique à toutes les Églises orthodoxes dans le monde, où il instituait le premier jour de l'année ecclésiastique orthodoxe comme jour de prière pour la protection et la préservation de l'environnement naturel. Cette initiative fut d'ailleurs reprise par la Conférence des Églises européennes et par le Conseil œcuménique des Églises. À sa suite, nous avons tâché d'éveiller le monde face à la destruction irréversible qui menace notre planète aujourd'hui. [...]

L'air que l'on respire tout comme la mer et les océans qui nous entourent sont pour nous la source de vie biologique. S'ils sont

souillés ou pollués, notre existence est menacée. Par conséquent la dégradation et la destruction de l'environnement sont une forme de suicide de l'humanité. Il apparaît que nous sommes inexorablement pris au piège de modes de vie et de systèmes qui ne cessent d'ignorer les

notre planète et engendre sa pollution, la vision sacramentale de la création invite l'homme à revenir à un mode de vie « eucharistique » et « ascétique », ce qui veut dire être reconnaissant, rendre grâce à Dieu pour le don de la création en étant un intendant respectueux et responsable de la création. [...]

Un esprit eucharistique implique donc d'utiliser les ressources naturelles du monde avec un esprit de reconnaissance, les offrant en retour à Dieu. En vérité, en plus des ressources de la terre, nous devons aussi nous offrir à lui. Au moment d'offrir la prière eucharistique dans l'Église orthodoxe, le prêtre affirme : « Ce qui est à Toi, le tenant de Toi, nous te l'offrons, en tout et pour tout ». Dans le sacrement de l'eucharistie, nous rendons à Dieu ce qui est à lui : nous lui offrons le pain et le vin, qui sont la transformation par le labeur de l'homme du blé et du raisin que nous a



© Patrick Delance
Le recteur Bordeyne remet les insignes de docteur *honoris causa* au patriarche Bartholomée.

contraintes de la nature que nous ne pouvons aucunement nier ni sous-estimer. Il ne faudrait pas que nous attendions d'être arrivés à un point de non-retour pour prendre conscience des capacités restreintes de notre planète. [...]

Afin de remédier à la surexploitation des ressources naturelles qui mine

donnés le Créateur. En retour, Dieu transforme le pain et le vin en mystère de communion eucharistique. L'offrande eucharistique est un bel exemple d'offrande synergique où l'homme collabore de manière constructive, et non destructrice, avec la volonté de Dieu. Faire fructifier de manière constructive, et

non destructrice, les dons de Dieu doit être l'attitude de l'homme vis-à-vis de l'environnement naturel. [...]

Cet esprit eucharistique cultive en nous un esprit ascétique. [...] Malheureusement, au fil des siècles, la notion de jeûne et d'abstinence a perdu son sens, ou du moins sa connotation positive. [...] Le jeûne ne nie pas le monde, mais affirme l'entière création matérielle. Il rappelle la faim des autres dans un effort symbolique de s'identifier, ou du moins de se rappeler, de la souffrance du monde, afin de languir pour sa guérison. Par le jeûne, l'acte de manger devient le mystère du partage, le souvenir qu'il « n'est pas bon que l'homme soit seul sur cette terre » (Gn 2,18) et que « ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme » (Mt 4,4). Jeûner signifie alors jeûner avec et pour les autres. En fin de compte, le but d'un tel jeûne est de promouvoir et de célébrer le sens de l'équité dans ce que nous avons reçu. Tout comme n'importe quelle autre discipline ascétique dans la vie spirituelle, on ne peut jamais jeûner seul dans l'Église orthodoxe. Nous jeûnons toujours ensemble, et nous jeûnons à des moments établis. Le jeûne est un rappel solennel que tout ce que nous faisons est inséparable du bien-être ou de la blessure des autres. [...]

Pour conclure, nous aimerions souligner que notre époque fait face à un défi unique. Jamais dans le passé, durant la longue histoire de notre planète, les hommes ne se sont trouvés à ce point si « développés » qu'ils ont pu rendre possible la destruction de leur propre environnement et de leur propre espèce. Jamais auparavant, dans la longue histoire de cette planète, les écosystèmes de la terre ne furent confrontés à des dégâts quasi irréversibles d'une telle ampleur. [...]

La crise à laquelle notre monde est confronté ne se résume pas à une crise environnementale. Cette crise est avant tout spirituelle, puisqu'elle

Les doctorats *honoris causa* au service de l'œcuménisme.

L'attribution de doctorats *honoris causa* est une manière pour les universités d'encourager et de récompenser l'engagement œcuménique des enseignants-chercheurs. Parmi les grades honorifiques attribués récemment, on peut mentionner :

- que le professeur Jean-Paul Durand, professeur et doyen honoraire de la faculté de droit canonique de l'Institut catholique de Paris, a reçu le 11 octobre 2013 le doctorat *honoris causa* de l'université Babes-Bolyai de Cluj-Napoca en Roumanie, à la demande de la faculté de théologie orthodoxe, après seize années de coopérations inter-universitaires ;

- qu'à l'occasion du *Dies academicus* 2013, la faculté de théologie de l'université de Lucerne a conféré le 7 novembre le doctorat *honoris causa* au professeur Jean-François Chiron (Université catholique de Lyon), coprésident du Groupe des Dombes ;

- que le 21 novembre 2013, le pasteur Gottfried Locher, président de la Fédération des Églises protestantes de Suisse, a été promu docteur *honoris causa* de la faculté de théologie réformée de l'université de Debrecen (Hongrie) en hommage à ses travaux dans le domaine de la théologie œcuménique.

concerne notre façon d'envisager ou d'imaginer le monde. En se coupant de Dieu, l'humanité se coupe aussi de son prochain et de son environnement, et de ce fait, l'individualisme et l'utilitarisme nous conduisent à abuser de la création sacrée et nous mènent à l'impasse écologique contemporaine. Ayant perdu de vue la relation qui existe entre le Créateur et sa création, l'humanité a cessé d'être le prêtre et l'économe de la création et s'est transformée en un tyran qui abuse de la nature. Dès lors, l'homme traite sa planète de manière inhumaine et impie précisément parce qu'il ne la considère plus comme un don reçu d'en haut, comme un don reçu de Dieu. C'est pourquoi, avant de pouvoir traiter de manière efficace les problèmes de notre environnement, nous devons changer notre vision du monde. Sinon, nous ne faisons que traiter les symptômes et non leurs

causes. Par conséquent, la question de l'environnement est indissociable de la question religieuse. [...]

Comme nous l'avons conjointement exprimé avec le pape Benoît XVI, lors de sa visite officielle au Patriarcat œcuménique en 2006 : « Devant les grands dangers concernant l'environnement naturel, nous voulons exprimer notre souci face aux conséquences négatives pour l'humanité et pour la création tout entière qui peuvent résulter d'un progrès économique et technologique qui ne reconnaît pas ses limites. En tant que chefs religieux, nous considérons comme un de nos devoirs d'encourager et de soutenir tous les efforts qui sont faits pour protéger la création de Dieu et pour laisser aux générations futures une terre dans laquelle elles pourront vivre. »

Patriarche BARTHOLOMÉE

« Pas à vendre » : la Fédération luthérienne mondiale actualise le message de la Réforme

Dans une lettre adressée par son secrétaire général, le pasteur Martin Junge, aux Églises membres, la Fédération luthérienne mondiale montre l'actualité du message de la Réforme dans la perspective de son 500^e anniversaire en 2017 : à l'ère du marché, Dieu fait le don de sa grâce gratuitement.

En 2017, nous célébrerons le 500^e anniversaire de la Réforme. Or, à mesure que cette date approche, une question se fait de plus en plus pressante : celle de l'impact que peut avoir aujourd'hui l'intuition théologique découverte à cette époque lointaine. Quel sens peut-il y avoir, pour notre époque, à annoncer que notre justification devant Dieu ne dépend pas de qui nous sommes et de ce que nous faisons, mais de qui est Dieu et de ce que fait Dieu ?

« Pas à vendre ».

Cette protestation a été fortement mise en avant dans le rapport du comité spécial de la Fédération luthérienne mondiale [FLM] intitulé « Luther 2017 - 500 ans de la Réforme », approuvé par le conseil de la FLM en juin 2013. Cette expression fait directement écho à l'objection ferme et catégorique de Martin Luther au fait que ce qui par nature échappe au contrôle des êtres humains et ne peut être considéré comme un bien à vendre ou à acheter faisait alors l'objet d'un véritable commerce : la grâce abondante et débordante qui pardonne et appelle chacun à une vie nouvelle. Ce que Dieu a donné gratuitement par l'intermédiaire

des œuvres et des mérites de Jésus Christ ne peut pas faire l'objet d'un commerce et de la spéculation !



Logo de la Fédération luthérienne mondiale

Par cette protestation sincère, la joie et la fraîcheur de l'Évangile éclairèrent à nouveau une multitude de personnes qui désespéraient jusque là d'obtenir la preuve de la faveur et de la miséricorde de Dieu, dont ils avaient besoin dans les blessures et les ambiguïtés de leurs vies.

À cet égard, l'actualité de ce message fondamental de l'Évangile de Jésus Christ tel qu'il a été dévoilé au XVI^e siècle est stupéfiante. Il s'oppose aux tentatives récurrentes d'assujettir, de contrôler et de faire commerce de tout ce qui, en fin de compte,

ne saurait être considéré comme une marchandise et qui ne devrait donc jamais être l'objet d'échanges commerciaux. Il remet en question le culte qu'on rend aujourd'hui au marché, alors que cette idolâtrie bouleverse fondamentalement les systèmes de valeur des individus et des sociétés, en ébranlant la cohésion sociale et en mettant en péril les équilibres financiers et écologiques.

Le comité spécial déjà mentionné a relevé trois domaines spécifiques où cette protestation « pas à vendre » est de grande portée.

Le salut n'est pas à vendre.

[...] L'aspiration de millions de gens à une vie en plénitude, leur espérance d'une vie digne et l'intuition qu'ils ont que, dans leurs souffrances, seul un miracle pourrait leur assurer la prospérité continuent d'alimenter un marché religieux florissant. Le message de la justification par la foi seule n'est pas évident et ne devrait jamais être considéré comme un acquis, même dans les Églises issues de la Réforme, car elles aussi doivent lutter pour laisser la justice divine l'emporter sur notre conception humaine de la justice. Le salut et la plénitude, la guérison des relations, la

dignité de la vie, l'aspiration à la prospérité – rien de tout cela n'est à vendre.

Les êtres humains ne sont pas à vendre.

Une étude sur les conditions de vie des ouvriers étrangers sur les grands chantiers de construction a été récemment rendue publique. Les résultats de cette étude suscitent une question consternante : en a-t-on vraiment fini avec l'esclavage ? [...] L'Évangile libérateur de Jésus Christ s'adresse à ces réalités et à ces personnes aussi, en exprimant une position solide et claire : les êtres humains, leurs droits et leur dignité ne sont pas des marchandises qui peuvent être négociées. Rien de tout cela n'est à vendre.

La création n'est pas à vendre.

[...] Au cours de mes récents voyages auprès des Églises membres de la FLM en Afrique, j'ai pris conscience de la pression considérable exercée par le manque d'eau potable, ainsi que par la vente et la location de vastes superficies de terrains communautaires. L'eau et la terre – des biens que les communautés villageoises agricoles détenaient en commun – sont de plus en plus soumises aux lois du marché. Elles sont devenues des marchandises, contraignant ces populations à émigrer et à s'établir dans des bidonvilles. La protestation « pas à vendre » de la Réforme pourrait contribuer de manière importante au débat public dans le monde, car elle rappellerait à la famille

humaine qu'il existe des éléments et des aspects de la vie et du monde qui – dans l'intérêt non seulement de la vie éternelle mais aussi de la vie terrestre – ne doivent jamais devenir des marchandises.

Le message de la justification par la foi seule a un pouvoir de libération. Il a la capacité d'aller bien au-delà des cœurs des croyants et des murs de l'Église. Cependant, il exigera des Églises de pratiquer un authentique service pastoral et diaconal en veillant à ce qu'on écoute les récits de vie et les expériences des femmes, des hommes, des jeunes et des enfants et à ce que soit reçu ce message libérateur que tout n'est pas à vendre.

Martin JUNGE

Église protestante unie de France : des « thèses » pour l'Évangile aujourd'hui.

2017
nos thèses pour
l'Évangile

© theses2017.fr

En 2017 la déclaration de foi de l'Église protestante unie de France sera adoptée par son Synode national. D'ici là, une réflexion permettra de discerner des « thèses pour l'Évangile ». Le pasteur Laurent Schlumberger, président du Conseil national de l'Église protestante unie de France, présente cette démarche placée dans la perspective de la célébration de 500^e anniversaire de la Réforme.

En 1517, Luther avait affiché ses fameuses « 95 thèses ». À l'occasion des 500 ans de cet acte fondateur, plutôt que de célébrer un Âge d'or supposé, inspirons-nous de son geste : pour nous, que signifie faire confiance à Jésus-Christ ? Comment vivre et dire son Évangile ? Que change-t-il

dans notre rencontre avec les autres et avec nous-mêmes ? En quoi donne-t-il son sel, sa lumière, son sens, à notre vie personnelle et commune ?

Convaincus et hésitants, vieux parpaillots et nouveaux venus, anciens et jeunes, nous sommes tous appelés à répondre, chacun

et ensemble. Nous sommes tous appelés à entrer, de 2014 à 2017, dans cette dynamique de réflexion, d'échange et de partage, dans laquelle notre Église a décidé de s'engager.

Avec confiance.

Laurent SCHLUMBERGER

Les épisodes noirs des relations interconfessionnelles

Le sac de Constantinople de 1204 et ses conséquences sur l'unité chrétienne

Professeur à l'Institut Saint-Serge (Paris) et chercheur au Centre d'histoire et civilisation de Byzance (Collège de France – CNRS), Michel Stavrou retrace ici l'histoire douloureuse de la quatrième croisade (1204), un passé qui hante jusqu'à aujourd'hui les relations entre catholiques et orthodoxes.



D.R.

Lundi 12 avril 1204 : après quatre jours d'assaut, les croisés latins pénétraient dans la très chrétienne Constantinople. Le lendemain, toute résistance cessait. Un incendie allumé par les croisés détruisit plus de la moitié de la cité, l'équivalent en maisons (selon le chroniqueur Villehardouin) des trois plus grandes villes de France de l'époque ; et l'armée victorieuse des « pèlerins » se livra alors trois jours durant à un pillage tel qu'il a marqué jusqu'aujourd'hui la mémoire orthodoxe. Tel fut le point d'orgue de la désastreuse 4^e croisade de 1204 : partis délivrer le tombeau du Christ à Jérusalem, les croisés pillèrent la cité chrétienne de Constantinople, centre symbolique de la vie orthodoxe, avant de s'y installer pour plus de cinquante ans.

Ce passé qui nous pèse, il convient de le revisiter pour l'exorciser peu à peu. Purifier la mémoire implique une connaissance mini-

male des faits et une re-connaissance des responsabilités des uns et des autres, sans pour autant prétendre sonder les cœurs et les reins, tâche qui revient à la justice et à la miséricorde de Dieu. Mais nous devons échapper aussi bien à une indifférence coupable qu'à une autovictimisation facile. Il n'est pire injustice que la fuite pour tenter d'échapper à un constat désolant. Car « nous sommes embarqués », comme dit Pascal, tous solidaires des actes et pensées de ceux qui ont forgé notre histoire collective. Nous les portons en nous, avec leurs effets contrastés, sans en être coupables, d'autant plus si nous les désavouons en les assumant. D'autre part, nous ne pouvons, par ailleurs, instrumentaliser les souffrances subies par nos pères pour nous prévaloir de quelque prestige moral, mais faire œuvre de sensibilisation pour travailler désormais à la paix.

1. Rappel historique sur la 4^e « croisade ».

Comment une telle tragédie a-t-elle pu avoir lieu ? La quatrième croi-

sade avait pourtant bien commencé sous le signe de la foi, l'initiative en revenant au pape Innocent III.

Celui-ci, élu évêque de Rome le 8 janvier 1198, manifesta bientôt son intention de relancer la croisade, Jérusalem ayant été reconquise par Saladin quelques années plus tôt. Il lança un appel à toute la chrétienté, obligeant chaque ville, de même que chaque comte et baron, à fournir des hommes pour l'expédition à leurs frais et pour une durée de deux ans.

En novembre 1199, le jeune comte Thibaud de Champagne prit la tête de la croisade et, l'hiver suivant, les prises de croix se multiplièrent dans le Nord de la France. C'est ainsi que se constitua, par recrutement spontané, l'armée de la 4^e croisade qui se fixait pour but de délivrer la Terre sainte. Les croisés choisirent la voie maritime et s'adressèrent aux puissants armateurs de l'époque, les Vénitiens, concluant avec eux un accord : ceux-ci fourniraient passage et ravitaillement aux 33 500 soldats prévus, contre la somme de 84 000 marcs.

Or bientôt présents à Venise à l'été 1202, les croisés furent fina-

lement moins nombreux et moins riches qu'escompté : il leur manquait 34 000 marcs. Après un débat tumultueux, les chefs de la croisade, commandés désormais par le Piémontais Boniface de Montferrat, acceptèrent un nouveau marché proposé par les Vénitiens : remettre la dette des croisés contre la prise de la ville hongroise de Zara sur la côte dalmate (actuellement Zadar en Croatie). Après deux semaines d'assauts, la ville tombait. Ce premier dévoiement en annonçait déjà un autre, qui fut favorisé par la situation de crise du pouvoir byzantin.

En 1195, en effet, l'empereur byzantin Alexis III Ange avait détrôné son frère Isaac II. Six ans plus tard, le fils d'Isaac II, Alexis, réussit à s'enfuir pour demander de l'aide en Europe. Les croisés virent arriver à Zara les messagers d'Alexis avec d'alléchantes propositions : s'ils l'aidaient à rétablir Isaac II sur le trône, Alexis leur fournirait 200 000 marcs et 18 000 hommes pour poursuivre leur croisade. Le doge vénitien Enrico Dandolo y vit un grand intérêt : l'occasion pour les Vénitiens de retrouver à Constantinople leur position dominante, menacée par Gênes.

La flotte des croisés arriva à Constantinople le 23 juin 1203. Après un premier siège rapide, en raison surtout de l'incompétence d'Alexis III, le 17 juillet, les croisés pénétraient en ordre dans la ville où ils rétablirent Isaac II sur le trône et son fils sous le nom d'Alexis IV. Mais ce dernier, écartelé entre son peuple et ses débiteurs, se trouva incapable de tenir ses promesses. Le mécontentement de l'aristocratie et du peuple byzantins fut tel contre la présence des Latins et les exigences fiscales nécessitées par la dette qui leur était due, que les versements durent cesser. Fin janvier une grave émeute se solda par la mort d'Alexis IV, le

trône passant à un parent éloigné, Alexis V Murzuphle, qui fit tout de suite consolider les murailles de la cité. Voyant le paiement promis leur échapper, Vénitiens et croisés décidèrent d'assiéger de nouveau la ville. Il fallut trois jours aux croisés pour reprendre Constantinople (9-12 avril). Le champenois Guillaume de Villehardouin écrit sobrement : « Alors vous auriez pu voir les croisés abattre les Grecs. Il y eut là tant de morts et de blessés que c'était sans fin ni mesure. » S'ensuivit un terrible incendie, puis un pillage frénétique. Selon le byzantiniste anglais N. Wilson, 1204 occasionna une perte sans remède pour des milliers de manuscrits précieux portant le patrimoine de la culture classique, une réplique médiévale du grand incendie de la bibliothèque d'Alexandrie... Villehardouin écrit : « Le butin fait fut si grand que nul de vous n'en saurait dire le compte, d'or et d'argent, de vaisselles et de pierres précieuses, de satins et de draps de soie, d'habillements de vair, de gris et d'hermines, et de tous les riches biens qui jamais furent trouvés sur terre. »

Un évêque byzantin, le métropolitain d'Éphèse Jean Masarités, rapporte ainsi les événements : « De partout, les places, les maisons à deux ou trois étages, les établissements sacrés, les couvents, les monastères d'hommes et de femmes, les divins sanctuaires et même la Grande Église de Dieu [Sainte-Sophie] et le palais impérial, furent envahis de guerriers, porte-glaives écarcelés qui respiraient le meurtre, portaient le fer, la lance, l'épée et le poignard ; [...] ils pillaient les saintes maisons, saccageaient les objets sacrés, insultaient au religieux. Les saintes icônes, murales ou mobiles du Christ, de la Mère de Dieu et des saints, qui depuis toujours plaisaient à Dieu, ils les jetaient à terre. Ils proféraient injures et blasphèmes, arrachaient les

enfants aux mères et les mères aux enfants, violentaient sans honte les vierges dans les enceintes consacrées, sans craindre le châtiment divin ni la vengeance des hommes. [...] Partout, ce n'était que lamentations, cris de douleur et de malheur »¹.

Ce pillage de la Seconde Rome revêtit aussi une dimension religieuse. Constantinople regorgeait de reliques, dont les croisés étaient friands. Ils firent donc passer en Occident, et surtout en France, des centaines de reliques, dont un inventaire partiel a été dressé en 1879 à Genève par l'historien-antiquaire Paul Riant². Le pillage terminé, les chevaliers croisés et leurs commanditaires vénitiens se partagèrent le territoire byzantin, excepté l'Asie mineure où se replièrent les forces vives byzantines pour un exil de 57 ans jusqu'à la reprise de la ville. Un empire latin de Constantinople fut créé, tandis que Venise devenait totalement maîtresse de la mer Égée jusqu'à la Crète, comme elle l'était déjà de l'Adriatique.

2. Les effets du sac de 1204 : renforcement de la division des Églises.

À travers un engrenage tragique, le principal effet de cette 4^e croisade fut la rupture pour huit siècles d'une unité chrétienne chancelante. Dès lors, l'Orthodoxie, contre les unions imposées pour des motifs politiques (1274 puis 1439), s'affirmera plus que jamais par opposition aux Latins. Une question majeure reste donc celle de l'implication du clergé des « croisés » dans les exactions commises.

Mise en cause des évêques et des clercs latins.

Les croisés avaient pour chefs spirituels l'évêque de Soissons Nivelon, les évêques de Troyes et de Halberstadt, et trois abbés cisterciens (de Loos, en Flandre, de

Lucedio, en Piémont, et de Pairis en Alsace). C'est eux qui donnèrent leur feu vert pour le détournement vers Constantinople, et qui allégèrent la conscience des croisés, prétendument au nom du pape, avant le second siège de la cité byzantine : car selon eux, « la bataille estoit droiturrière »³, c'est-à-dire moralement justifiée.

Le chroniqueur Robert de Clari raconte en un témoignage effroyable comment furent levées les dernières réticences des pèlerins scrupuleux : « Les évêques prêchèrent des sermons au travers du camp [...] et montrèrent aux pèlerins que la bataille était légitime, car les Grecs étaient traîtres et meurtriers ; déloyaux, puisqu'ils avaient assassiné leur seigneur légitime [allusion au coup d'État] : ils étaient pires que les Juifs. Les évêques disaient qu'ils absolveaient, de par Dieu et le pape, tous ceux qui donneraient l'assaut, et les évêques commandèrent aux pèlerins de se confesser et de communier fort bien, et de ne pas avoir peur de donner l'assaut aux Grecs car ils étaient ennemis du Seigneur Dieu »⁴.

À propos de la responsabilité du pillage, le métropolite grec Jean Masaritès écrit : « Tel était le respect pour les choses de Dieu de ceux qui portaient sur leurs épaules la Croix du Christ ! C'est ainsi que leurs propres évêques leur avaient appris à se conduire. Mais comment qualifier ceux-ci ? Archevêques parmi les soldats ou soldats parmi les archevêques ? »⁵

Le chroniqueur byzantin Nicétas Choniates adresse, quant à lui, un réquisitoire aux Latins : « Vous vous étiez chargés de la Croix, et vous nous aviez juré sur elle et sur les saints Évangiles, que vous passeriez sur les terres des chrétiens sans y répandre de sang. Vous nous aviez dit que vous n'aviez pris les armes que contre les Sarrasins. [...] Bien loin de défendre le tom-

beau du Sauveur, vous outragez les fidèles qui sont ses membres ; bien loin de porter la croix, vous la profanez et la foulez aux pieds. Pendant que vous faites profession d'aller chercher une perle précieuse, vous jetez dans la boue la perle précieuse du corps vénérable de notre Dieu. Les Sarrasins en ont usé avec moins d'impiété. Quand ils étaient maîtres de Jérusalem, ils traitaient les Latins avec quelque douceur. Ils respectaient leurs femmes. Ils n'emportaient pas de corps morts le sépulcre du Sauveur. »⁶

Telle fut donc la responsabilité imputée par les Byzantins aux chefs spirituels de la croisade. Mais qu'en était-il du pape ?

« Bien loin de porter la croix, vous la profanez et la foulez aux pieds. »

Le rôle du pape Innocent III.

Le pape avait condamné dans le principe les expéditions de Zara puis de Constantinople. C'est pourquoi, son légat auprès des croisés, le cardinal Pierre Capuano, quitta très tôt l'expédition avant le siège de Zara. Le pape ne fut informé de la prise de Byzance que huit mois après les événements. Il fut scandalisé par les rapports reçus : « Ces défenseurs du Christ, qui ne devaient tourner leurs glaives que contre les infidèles, se sont baignés dans le sang chrétien. »⁷

Il semble assuré que le pape se trouvait en dehors du projet de conquête des croisés⁸. Pourtant, sa réaction à la prise de la cité byzantine fut ambiguë : d'un côté il condamnait les excès de la soldatesque, de l'autre il se félicitait de la prise de la Ville par laquelle il pen-

sait soumettre l'Église byzantine « schismatique ». Ainsi il écrivit aux clercs latins de Constantinople, le 13 novembre 1204 : « [Dieu] a transféré l'Empire de Constantinople des fiers aux humbles, des désobéissants aux fervents, des schismatiques aux catholiques, c'est-à-dire des Grecs aux Latins. [...] La main droite du Seigneur a accompli des actes de vaillance pour exalter la sainte Église romaine, puisqu'Il ramène la fille à la mère, la partie au tout et le membre à la tête. »⁹ Innocent III a donc contribué à opérer l'amalgame entre les croisés dévoyés et l'Église romaine. Il croyait possible d'obtenir une union des Églises immédiate et complète, l'Église byzantine paraissant brisée. Comme le note l'historien catholique David Knowles, « il se permit de pardonner partiellement la destruction criminelle de Constantinople et de sous-estimer la capacité de guérison de l'Empire d'Orient »¹⁰.

L'exaspération des Grecs fut renforcée par la politique poursuivie par la papauté. Soucieux de normaliser ses relations avec ses nouveaux sujets, Baudouin de Flandre, le nouvel empereur latin de Constantinople, proposa au pape de convoquer sur place un grand concile de réconciliation avec les Grecs¹¹. Mais Innocent III se déclara hostile à cette idée qui, pour lui, remettait en cause la suprématie romaine. Considérant que celle-ci était contestée indûment par l'Orient, il exigeait des Églises orientales l'obéissance « d'une fille à une mère »¹².

Un patriarche latin de Constantinople avait été nommé par les croisés sans demander à Rome son avis. La décision d'Innocent III d'accepter cette nomination sans se soucier de l'Église locale légitime ni du sort du patriarche byzantin Jean X Kamatéros fut lourde de conséquences. Sûr de la

précéllence du rite latin, le pape se convainquit même que la solution pour imposer l'unité était une latinisation progressive de l'Orient chrétien. Dès mai 1205, il écrivait à Baudouin : « L'empire est passé des Grecs aux Latins, *il faut aussi que les rites du sacerdoce soient changés.* »¹³ Le pape écrivit aussi, en juin 1205, aux archevêques de France et aux professeurs de l'Université de Paris, les priant d'envoyer des hommes instruits en Grèce pour renforcer la « religion chrétienne ». Cet appel fut sans grand effet. Quelques clercs furent même choqués comme le moine Guyot de Provins qui, dans son œuvre satirique appelée *La Bible*, demanda pourquoi la croisade était dirigée contre les Grecs. Vers 1220, toutefois, dominicains et franciscains arrivèrent en Orient. Peu à peu s'installait en territoire grec une Église latine se subordonnant les paroisses grecques, avec 9 archevêchés et environ 37 évêchés. Les diverses possessions latines issues de la 4^e croisade subsisteront selon les lieux jusqu'au XIV^e, XV^e et parfois même XVII^e siècle (la Crète vénitienne, jusqu'en 1669, sous Louis XIV !). Mais l'organisation de hiérarchies latines locales remplaçant de facto celle de l'Église byzantine, ne fera que consommer le schisme.

3. Les leçons de l'histoire : reconstruire la confiance mise à mal entre nos Églises.

Le patriarche œcuménique Bartholomée a souligné à propos du sac de 1204 : « Cet événement aggrava la déchirure du manteau du Corps du Christ que nous tâchons, avec beaucoup d'efforts, de recoudre à présent, et instaura chez les orthodoxes un climat de méfiance et de suspicion vis-à-vis de l'Église catholique »¹⁴. De fait, les pays de tradition orthodoxe n'ont rien oublié de la 4^e croisade et cultivent souvent une forme de

ressentiment, conscients, comme de nombreux savants byzantins, que le sac de 1204 épuisa l'empire byzantin, préparant sa chute définitive sous les coups des Turcs en 1453. Le patriarche de Moscou Alexis II disait en mai 2004 : « Le sac de Constantinople est une plaie dans la mémoire des peuples orthodoxes, dont la douleur persiste jusqu'aujourd'hui. »¹⁵

Face à l'« obstination du souvenir » (Ricœur) chez les orthodoxes, il est à la fois courageux et lucide de la part de l'Église catholique d'avoir récemment voulu clarifier un passé qui hante ses relations avec l'Orthodoxie. Elle l'a fait à travers des demandes de pardon répétées : d'abord le regretté pape Jean-Paul II, à Athènes en mai 2001 ; puis deux évêques français, le cardinal Philippe Barbarin, archevêque de Lyon, et Mgr Gérard Daucourt, évêque de Nanterre, qui se rendirent à Istanbul le 13 avril 2004, auprès du patriarche Bartholomée, pour le 800^e anniversaire du Sac. Mgr Barbarin évoqua, à cette occasion, la « profonde blessure que les chrétiens d'Occident ont infligée à leurs frères de la ville impériale », appelant à « confier cette offense irréversible à la miséricorde de Dieu ». De même Mgr Jean-Luc Bouilleret, comme évêque d'Amiens, a lui-même organisé le 27 juin 2004 dans sa cathédrale, construite pour abriter le chef de saint Jean-Baptiste – relique insigne ramenée du sac de 1204 –, une journée catholique-orthodoxe de prière, recueillement, information et réconciliation¹⁶.

Il est bon de relire ensemble cette histoire douloureuse. Nous avons vu les responsabilités partagées dans ces événements. Mais les causes profondes venaient, bien entendu, de l'hostilité entre deux mondes chrétiens que bien des aspects séparaient. Les différences de traditions théologiques,

liturgiques, spirituelles au sein de la famille chrétienne ont été vécues durant des siècles en termes d'opposition et non de complémentarité. C'est une première leçon à méditer : ne pas faire de toute différence un motif de confrontation, alimentant la haine de l'*autre*, celle du *frère différent*. L'altérité peut être aussi source d'enrichissement, lorsqu'elle est vécue en référence au mystère de la Sainte Trinité, comme tente de le faire le dialogue œcuménique.

Si les leçons de la 4^e croisade avaient été tirées, peut-être l'histoire eût-elle été différente, en particulier pour les peuples chrétiens des Balkans qui durent survivre quatre siècles au joug ottoman. Quoi qu'il en soit, le souffle de l'Esprit a amené au XX^e s. un réchauffement dans les relations entre les Églises, surtout avec l'avènement du mouvement œcuménique qui résultait de la prise de conscience du scandale de la division des chrétiens. Nous nous trouvons encore dans la dynamique ouverte il y a cinquante ans par la rencontre fraternelle entre Paul VI et Athénagoras, une dynamique relancée par le second souffle offert par le message du document d'accord de Balamand en 1993 : quoique meurtries par les divisions, les deux Églises se déclarent comme sœurs et *elles doivent se conduire en Églises sœurs*, sans se faire concurrence sur le grand marché du religieux qu'offre la société sécularisée libérale. Ce qui implique la fin de toute politique insidieuse de chasse aux âmes dans le dos de l'autre Église ou de prosélytisme irresponsable. L'uniatisme est rejeté comme méthode et comme modèle pour parvenir à l'union des Églises ; en même temps, l'existence des Églises uniates actuelles est respectée par les orthodoxes en vertu du principe d'économie¹⁷.

S.S. le patriarche Bartholomée déclarait en 2004 : « Remplis d'un esprit de réconciliation, nous devons cependant tirer une leçon de l'histoire. Le 8^e centenaire de la prise de Constantinople par les croisés doit nous amener à bien mesurer chaque acte que nous comptons entreprendre aujourd'hui. » Cet avertissement reste actuel. Là où prévalurent longtemps la méfiance et l'ignorance réciproque, il convient, avec l'aide de Dieu, de veiller à alimenter sans cesse la confiance fraternelle dans un double dialogue de charité et de vérité.

Michel STAVROU

- 1 Cité par M. KAPLAN in « Le sac de Constantinople », *L'Histoire*, 4, fév. 1999, p. 86-87.
- 2 Cf. Comte PAUL Riant, *Excuviae sacrae Constantinopolitanae*, Genève, 1878-1879.
- 3 Cité in J. LONGNON, *L'Empire latin de Constantinople*, Paris, 1949, p. 45.
- 4 Geoffroy de VILLEHARDOUIN et Robert de CLARI, *Ceux qui conquièrent Constantinople*, Paris, Union générale d'éditions, 1966, p. 191-193.
- 5 Cité in M. KAPLAN, *op. cit.*, p. 87.
- 6 Nicetas CHONIATE dans Duc de Castries, *La conquête de la Terre Sainte par les croisés*, Paris, Albin Michel, 1973, p. 344.
- 7 Cf. *Regestes et correspondance du pape Innocent III*, Livre VIII (année 1205), Lettre 126 (PL 215, 699-702) (trad. fr. reprise de A. LUCHAIRE, *Innocent III et la question d'Orient*, Paris, 1911, p. 147).
- 8 *La Chronique de Morée*, un long texte anonyme tardif du début du XIV^e siècle, avance une hypothèse contestable, celle que le pape Innocent III aurait prémédité la déviation des croisés vers Constantinople dans le but de « liquider » le schisme (cf. J.A.C. BUCHON, *Chroniques étrangères*

relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle, Paris, 1875, p. 13). Cette thèse est peu crédible pour la majorité des historiens.

- 9 Cf. *Regestes et correspondance du pape Innocent III*, Livre VII (année 1204), Lettre 154 (PL 215, 455-61), notamment 456A-B pour le passage cité en traduction.
- 10 *Nouvelle Histoire de l'Église*, Paris, Seuil, t. II, 1968, p. 352.
- 11 Cf. *Regestes et correspondance du pape Innocent III*, Livre VII (année 1204), Lettre 152 (PL 215, 447-54).
- 12 *Ibid.*, Livre VII (année 1204), Lettre 154 (PL 215, 456B).
- 13 *Ibid.*, Livre VIII (année 1205), Lettre 55 (du 15 mai 1205) (PL 215, 623).
- 14 Cf. Communiqué de l'AEÖF du 23 avril 2004.
- 15 Cf. *Europaica* 42 (Bulletin de la Représentation de l'Église orthodoxe russe près les Institutions européennes) du 2 juin 2004.
- 16 Voir les textes de M. STAVROU et Mgr BOUILLERET publiés dans *Istina* 49, 2004/4, p. 339-360 et 399-400.
- 17 Cf. COMITÉ MIXTE CATHOLIQUE-ORTHODOXE EN FRANCE, *Catholiques et orthodoxes : les enjeux de l'unitarisme*, Paris, Cerf, 2004, 462 p.

Déclaration du Patriarcat de Moscou sur la primauté dans l'Église universelle.

Le 26 décembre 2013, le Saint-Synode du Patriarcat de Moscou a publié une déclaration officielle sur la primauté dans l'Église universelle. Ce texte rejette plusieurs points du document dit de Ravenne (publié en octobre 2007) de la commission mixte internationale pour le dialogue théologique entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe. L'Église orthodoxe russe n'a pas participé à l'élaboration du document de Ravenne en raison de la présence d'un représentant de l'Église orthodoxe estonienne, dont l'autocéphalie reconnue par le Patriarcat de Constantinople est contestée par celui de Moscou. Après avoir étudié le document, « l'Église orthodoxe russe n'a pas approuvé la

partie concernant la conciliarité ("sobornost") et la primauté au niveau de l'Église universelle ». D'après la déclaration, la primauté dans l'Église universelle est définie conformément à l'ordre des diptyques, qui par ailleurs a changé au cours de l'histoire. Elle « revêt un caractère honorifique », car les règles canoniques, sur lesquelles se fondent les diptyques, « n'attribuent pas à celui qui exerce la préséance... quelques pleins pouvoirs à l'échelle générale de l'Église » (§ 2,3). En effet, « la nature de la primauté existant à différents niveaux de l'organisation ecclésiale (diocésaine, locale et universelle) est différente ». C'est pourquoi, dans l'Église orthodoxe, « les fonctions du primat à diffé-

rents niveaux ne sont pas identiques et ne peuvent passer d'un niveau à l'autre » (§ 3). Ainsi, sont distingués « deux modèles différents d'organisation de l'Église » ; si dans « la tradition catholique, la condition absolue de canonicité est l'unité eucharistique de telle ou telle communauté avec le siège romain », dans la tradition orthodoxe « est considérée canonique la communauté qui constitue une partie d'une Église autocéphale et grâce à cela demeure dans l'unité eucharistique avec les autres Églises locales canoniques » (§ 4). Cette question de la primauté figurera certainement dans les travaux préparatifs au futur concile panorthodoxe, qui aura lieu en 2016 à Constantinople.

La persécution, marqueur d'identité pour les Vaudois

Pasteur vaudois, Giorgio Tourn* a présidé la Société d'études vaudoises à Torre Pellice (Italie). Il montre comment, dans l'histoire des disciples de Pierre Valdo, la persécution a pu constituer un élément essentiel de l'identité spirituelle des Églises vaudoises.

Le mouvement vaudois naît à la fin du XII^e siècle à Lyon¹, à la suite de la prédication du marchand Vaudès (que l'on connaît mieux sous le nom de Pierre Valdo). Les disciples qui suivent son exemple se réfèrent au texte des béatitudes dans l'Évangile de Matthieu (chap. 5) et se nomment eux-mêmes les « Pauvres », leurs adversaires les désignant comme « Vaudois ».

Chassés de Lyon, ils se dirigent vers le sud, en Languedoc et en Provence où ils se confrontent aux Cathares, dont ils n'acceptent pas la théologie. Excommuniés par les évêques de la région, ils trouvent un terrain favorable en Lombardie mais, là aussi, ils se heurtent aux pouvoirs politiques et religieux et sont excommuniés à Vérone en 1184. Définitivement condamnés en 1215 par le Concile du Latran, ils entrent dans la clandestinité et devront y vivre jusqu'à la Réforme du XVI^e siècle.

Pendant toute cette période ils sont les victimes de la répression de l'Inquisition et la vie des fidèles, et surtout celles de leurs responsables (les « barba » en provençal, c'est-à-dire les « oncles »), se termine très souvent par des procès et des condamnations au bûcher. Dans les régions où ils sont assez nombreux pour vivre en plein jour, ils subissent de véritables croisades : en Languedoc au XII^e siècle en même temps que les Albigeois, en Autriche en 1390 avec l'inquisi-

teur Zwicker, en Dauphiné en 1484 avec le légat pontifical Cattaneé.

Les pouvoirs politiques et religieux considéraient en effet la prédication des Pauvres comme un danger pour la société dont ils voulaient maintenir l'unité et la cohésion. Pour les Vaudois, vivre l'Évangile en vérité signifiait appliquer à la lettre les commandements du Christ dans le Sermon sur la montagne, avec la conviction, comme le dit leur poème *La Nobla Leiczon*, de vivre dans les temps derniers.

Ceci les portait à refuser non seulement certains dogmes de l'Église tels que la transsubstantiation ou le purgatoire, qu'ils considéraient comme une question juridique plutôt que spirituelle, mais aussi la peine de mort, l'usage des armes, les serments de fidélité. Mais ces prises de position les plaçaient dans une situation extrêmement difficile car elles minaient à la base la société du Moyen Âge. Dans une société féodale le serment de fidélité établissait les rapports habituels entre les divers niveaux de seigneurie et rattachait les serfs au seigneur. Contester ce statut juridique ne pouvait que provoquer l'anarchie. On comprend qu'à Vérone le pape et l'empereur, malgré le conflit qui les opposait, aient pu s'accorder pour condamner les Pauvres.

La persécution était donc inévitable et elle ne tenait pas à la mal-

veillance ou aux préjugés des individus mais à la situation objective, au « système » pour employer une formule contemporaine.

C'est l'Église de Bernard de Clairvaux, de François d'Assise, de Dominique qui a organisé l'Inquisition dont les victimes sont les Pauvres, et plus tard les pauvres femmes accusées de sorcellerie (au XV^e siècle les termes « vaudoiserie » et « sorcellerie » sont synonymes), mais l'Église ne peut que suivre ce chemin, disent les vaudois, à cause de la grave erreur qu'elle a commise au IV^e siècle. À cette époque le pape Sylvestre a cru réaliser le projet de l'Évangile en pactisant avec l'empereur Constantin, dont il a accepté la Donation, c'est-à-dire le pouvoir sur la partie occidentale de l'Empire² ; l'Église s'est engagée dans la voie du pouvoir et de la richesse et par conséquent elle s'est intégrée dans le monde, elle est tombée sous l'empire du Malin. Le statut constantinien de la chrétienté ne peut que générer la persécution. Elle est donc inévitable, elle tient à la nature même de la chrétienté (de la *societas christiana* pour être plus précis). Une Église qui s'est rangée avec le monde ne peut qu'appliquer ses lois de domination, de pouvoir, de violence et la partie fidèle ne peut que vivre ce que Jésus a prévu pour ses



D.R.

disciples : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier » (Jn 15,18).

La primauté de l'âme.

Aux environs des années 1520-1530 les Pauvres, grâce à l'intervention de Guillaume Farel qui prêchait alors en Suisse romande et à Genève, s'intègrent dans le mouvement protestant et s'organisent selon l'ecclésiologie réformée : leurs cultes deviennent publics, leurs églises sont « dressées »³, les groupes de fidèles sont dirigés par des consistoires formés d'anciens et de ministres.

La diaspora vaudoise comptait à l'époque trois groupes importants : dans le Luberon en Provence, en Calabre, et dans les Alpes dauphinoises et piémontaises. Ce dernier est le plus compact et il survivra à la répression qui, dans les années 1540-1560, détruira les deux autres.

En 1559 Philippe II et Henri II s'accordent pour rétablir le catholicisme dans leurs États, le duc de Savoie les imite et organise une expédition pour rétablir son autorité sur des sujets qui le défient. Il a d'ailleurs pleinement le droit de le faire car la diète impériale a prévu la loi du *cujus regio, eius religio* (la religion des sujets doit être celle de leur prince).

Les Vaudois piémontais refusent de se soumettre et prennent les armes. Ils se situent de cette façon à l'opposé de ce qu'avait été la position non violente de leurs ancêtres ; ils s'apprennent à défendre la religion en ayant recours à la violence. Cette réaction (c'est-à-dire, du point de vue juridique, une révolte) a-t-elle une raison sociologique, politique ? Dans la lettre qu'ils adressent au duc, ils explicitent la théologie qui détermine leur action : la liberté de leurs âmes qui n'appartiennent qu'à Dieu alors que

leurs biens sont à la disposition du prince. « *Nous protestons que nous voulons estre vrais serviteurs de Dieu, le servans purement selon sa sainte Parole & aussi bons et loyaux suiets envers vostre hautesse, & plus obeissans que tous les autres : estans tousiours prests d'exposer nos biens, nos corps, nos propres vies... pour vostre hautesse... Tant seulement nous requerons, que nos ames soyent laissez libres pour servir à Dieu selon sa sainte parole.* »⁴

La guerre se termine par un édit analogue à celui de Nantes que plus tard Henri IV concédera aux huguenots. Les Dauphinois, sujets du roi de France, vivent les vicissitudes des guerres de religion, la révocation de l'édit de Nantes, l'exil dans le Refuge. Les Piémontais, sujets du duc de Savoie, ont un destin analogue, mais dans des conditions plus difficiles et sont victimes de massacres qui indignent l'Europe ; par contre ils sont les seuls qui, soutenus par les Puissances protestantes, peuvent quitter le Refuge et rentrer dans leurs vallées ; ils y demeurent jusqu'à la révolution de 1848 dans des conditions toujours difficiles, étant privés de tout droit politique et civil.

À l'époque moderne la répression des pouvoirs demeure donc une réalité présente, qui menace constamment la vie de ces Églises, mais elle n'est plus subie comme elle l'était au Moyen Âge, elle est contrecarrée avec les armes, la diplomatie et l'intervention des puissances protestantes. On n'accepte plus la persécution comme une épreuve de la foi mais, puisqu'il s'agit de défendre la vérité évangélique qui risque d'être étouffée, on ne peut que s'y opposer.

Marqueur d'identité.

Dans tous les ouvrages des historiens vaudois des XVI^e-XVII^e

siècles, les persécutions paraissent donc comme un trait fondamental de leur Église. Miolo donne comme sous-titre à son manuscrit⁵ : « Histoire de la religion des vaudois et de leurs persécutions, à la gloire de Dieu ». Lentolo donne à ses souvenirs des années 1559-1566 le titre⁶ : « Histoire des grandes et cruelles persécutions de nos jours... » ; Perrin dans son *Histoire des Vaudois*⁷ mentionne « les persécutions qu'ils ont souffert par tout l'Europe » ; Léger consacre la seconde partie de son ouvrage⁸ à un récit très vaste de « toutes les plus considérables persécutions qu'elles ont souffertes... » ; Brez⁹ parle de « plus de trente persécutions... ».

La persécution demeure non seulement un élément essentiel dans la vie de ces chrétiens réformés et de leur identité, mais elle leur permet d'établir un lien avec les Pauvres, qui deviennent ainsi leurs ancêtres dans la foi. Ce qui frappe, c'est que ces auteurs établissent un rapport entre la persécution et la pureté de la doctrine évangélique associée à la discipline. Perrin parle de « pures croyances » des vaudois, « de la doctrine et discipline qu'ils ont en commun entre eux... » ; Léger consacre la première partie de son ouvrage classique à « leur discipline, leur doctrine qu'elles ont constamment conservée en grande pureté sans interruption et nécessité de Réformation... » ; selon Brez, les Vaudois « ont conservé le christianisme dans toute sa pureté jusqu'à nos jours ».

L'Église du pape Sylvestre, qui s'est rangée avec le pouvoir, a compromis la prédication de l'Évangile dans le monde mais ne l'a pas effacée ; un noyau fidèle, minoritaire certes mais présent, a sauvegardé le témoignage de la vérité, les Pauvres furent membres de cette Église fidèle et avec eux

d'autres témoins, les disciples de Wyclif, les Hussites, et ce sont maintenant les Églises réformées qui ont pris la relève pour le témoignage de l'Évangile¹⁰.

Une théologie évangélique, c'est-à-dire fondée sur l'Écriture, et une vie ecclésiale correcte sont, selon la doctrine réformée classique, les marques de l'Église. Mais les Vaudois, tout en étant réformés, se rattachent au passé médiéval des Pauvres et à la doctrine de la Donation de Constantin qu'ils intègrent dans leur théologie, et donc dépassent la formule calvinienne.

Les ouvrages mentionnés sont tous l'œuvre de théologiens qui affrontent le problème du témoignage chrétien, mais au lieu de se situer, comme le font habituellement leurs collègues réformés, dans le cadre de problèmes dogmatiques ou spirituels, ils le placent dans celui de l'histoire, c'est-à-dire du réel, où la foi affronte l'épreuve et trouve sa cohérence.

Mais même quand les persécutions disparaissent grâce à la marche de l'histoire et à la tolérance, l'Église doit en garder le souvenir ; c'est ce que fait l'historien Teofilo Gay dans la deuxième partie de son *Histoire des Vaudois* (1912). Après avoir évoqué les événements, il dresse la liste des personnages qui ont joué un rôle dans leur histoire et naturellement réserve la première place aux martyrs : « L'Église vaudoise peut bien dire que sa richesse consiste dans ses martyrs. Pendant six siècles son histoire est illuminée par les flammes des bûchers et écrite avec le sang de ses héros qui ont subi la mort plutôt que d'abjurer leur foi. L'on peut dire que pendant ces six siècles tous les Vaudois sans exception ont souffert pour leur foi, emprisonnés, dépouillés de leurs biens et de leurs enfants, chassés

de leurs demeures ou exilés... impossible d'imaginer une liste de toutes les victimes de nos persécutions mais est-il possible de rediger le rôle de ceux qui furent martyrs, c'est-à-dire qui périrent pour leur foi ? Comme c'est impossible, nous nous limiterons à rappeler ceux sur lesquels nous avons des renseignements pour que nous puissions les graver profondément dans notre mémoire »¹¹.

Lire, comme le fait cet historien, l'histoire vaudoise comme un martyrologe qui se prolonge pendant huit siècles, n'est pas sans fondement, les faits objectifs sont là pour le prouver, mais

L'hérétique n'est dangereux que lorsqu'il menace mon existence.

il faut employer le mot « martyr » avec prudence. On ne peut l'utiliser que si on lui garde son sens étymologique de « témoin ». Les hommes et les femmes de toutes conditions, ministres responsables de leurs troupes ou fidèles souvent analphabètes, qui affrontent les interrogatoires et la mort sont convaincus de jouer un rôle important dans la confrontation spirituelle entre la vérité et l'erreur, entre l'Évangile et les idéologies humaines ; ils défendent une cause, la « querelle » (c'est le mot qu'ils emploient au XVI^e siècle) de Dieu. Ils peuvent dire d'eux-mêmes ce qu'une femme de Valence disait des Vaudois dans son patois provençal : « une poignée de personnes mais s'ils n'étaient pas là, le monde n'existerait plus »¹².

La persécution crée des martyrs beaucoup plus que des

victimes. Si on tient compte de cette interprétation de leur histoire, on comprend que le pasteur Alexis Muston ait pu donner à sa grande fresque historique le titre *L'Israël des Alpes*¹³ ; titre suggestif mais qu'il faut employer avec prudence en évitant d'établir une comparaison entre les deux Israël. En effet la persécution des Vaudois ne peut être comparée aux pogroms antijuifs de l'histoire européenne. Les Vaudois ne furent jamais victimes de l'aversion ou, pire, de la haine populaire ; dans leur cas la répression est de nature politique, c'est la réaction de pouvoirs qui se voient menacés par ces mouvements religieux qu'ils ne peuvent contrôler. Naturellement les actions militaires furent souvent violentes mais comme l'étaient ces siècles, menées parfois dans un esprit de croisade par un clergé trop proche du pouvoir, mais elles furent très rarement des réactions populaires. L'hérétique n'est dangereux que lorsqu'il menace mon existence ; or ni les Pauvres ni les « barbets » (comme on nommait les Vaudois aux XVI^e-XVII^e siècles) ne représentaient une menace pour le petit peuple.

C'est ce qui permit aux Vaudois de garder un souvenir très vivant des persécutions de leur passé, d'en faire un marqueur d'identité spirituelle mais non existentielle, c'est-à-dire d'éviter les complexes de persécutés.

Au XVII^e siècle, à l'époque des grandes persécutions, les théologiens vaudois rattachèrent leurs épreuves au livre de la Grande Épreuve, l'Apocalypse. Ils identifièrent tout d'abord leurs Églises aux deux témoins tués par la Bête (le pouvoir de l'Antéchrist), dont les corps demeurent abandonnés sur la place de la cité et que l'Esprit ressuscite (chap. 11). Mais ils découvrirent aussi les sept étoiles que le Christ glorieux (Ap 1,16)

tient dans sa main droite, qui représentent les Églises de l'Asie, soumises comme eux à l'épreuve. C'est en associant cette vision aux paroles de l'Évangile de Jean (1,5) – « la lumière luit dans les ténèbres » – qu'ils conçurent l'écusson de leurs églises : une lampe (ou un chandelier) dont la flamme est entourée par les étoiles, et qui s'accompagne du verset évangélique.

La persécution demeure ainsi présente comme élément essentiel du patrimoine et de l'identité spirituelle dans les Églises vaudoises, mais elle passe à l'arrière plan, et dans le rapport ténèbre/lumière, c'est désormais la lumière qui est mise en avant, c'est elle qui détermine l'action. Ceci explique pour-

quoi, quand l'époque des persécutions est définitivement révolue en 1848, les Églises vaudoises peuvent commencer une nouvelle étape de leur histoire. Participant de façon active à la naissance de l'Italie moderne, elles pourront vivre le message évangélique sans aucun complexe d'infériorité ou de persécution.

Giorgio Tourn

* Parmi les nombreux livres de Giorgio Tourn, on pourra lire notamment : *Les Vaudois*, coll. Fils d'Abraham, Brepols, 2002.

1 On ne fera ici que rappeler quelques données essentielles de l'histoire des Vaudois. Cf. Gabriel AUDISIO, *Les Vaudois. Histoire d'une dissidence* (XII^e-XVI^e siècle), Paris, Fayard, 1998 ; Giorgio Tourn, *De Valdo aux Vaudois*, Olivetan, 2012.

2 En réalité cette donation n'a jamais eu lieu, mais on l'a considérée authentique jusqu'au XV^e siècle.

3 Formule utilisée dans les Disciplines pour indiquer une communauté en pleine autonomie.

4 *Histoire des persécutions et guerres faites depuis l'an 1555 jusque en l'an 1561 contre le peuple appelé Vaudois...* MDLXII, p. 89.

5 Hieronimo MIOLO, *Historia breve e vera de gl'affari de i Valdesi delle Valli*, Bibl. Univ. Cambridge.

6 Scipione LENTOLO, *Historia delle grandi e crudeli persecuzioni fatte ai nostri tempi...*

7 Jean-Paul PERRIN, *Histoire des Vaudois divisée en trois parties...*, Genève, Chouet, 1619.

8 Jean LEGER, *Histoire générale des Églises évangéliques des Vallées du Piémont... de toutes les plus considérables persécutions qu'elles ont souffertes...*, Leyde, chez Jean Le Charpentier, 1669.

9 Jacques BREZ, *Histoire des Vaudois...*, Lausanne, Utrecht, Paris, Leclerc, 1796.

10 À Worms aux pieds de la statue de Luther sur son piédestal sont assis quatre personnages : Valdo, Wyclif, Hus et Savonarole.

11 Teofilo GAY, *Histoire des Vaudois*, Florence, I

12 « unpung de gent, si aquello gent non era, totomondaria a fin » ; E. ARNAUD, « Histoire des persécutions endurées par les Vaudois du Dauphiné », in : *Bulletin de la Société d'histoire vaudoise*, n° 12 (1895), p. 39.

13 Alexis MUSTON, *L'Israël des Alpes*, Paris, Ducloux, 1851 (2^e édition : Paris, Bonhore, 1879).

Merci à Catherine Aubé-Elie.

Le 17 janvier 2014, en ouverture de la Semaine de prière pour l'unité chrétienne, une célébration œcuménique a marqué le départ à la retraite de Catherine Aubé-Elie qui, depuis treize ans, était la cheville ouvrière d'*Unité des chrétiens*. Après avoir exprimé à Dieu leur reconnaissance pour tout le travail accompli par Catherine dans la réalisation de plus de cinquante numéros de la revue, les membres du comité de rédaction et ses collègues ont partagé avec elle le verre de l'amitié.

© Pierre-Yves Pecqueux

Catherine Aubé-Elie, entourée des membres du comité de rédaction : Diacre Philippe Sukiasyan, Chanoine Matthew Harrison, Pasteure Jane Stranz, Frère Franck Lemaître, M. Michel Stavrou.



La persécution des anabaptistes en Suisse

Après avoir travaillé pour le Conseil œcuménique des Églises dans le cadre de la Décennie pour vaincre la violence, le théologien mennonite suisse Hans Ulrich Gerber est devenu président du Mouvement international de la réconciliation. C'est en raison de son engagement pacifiste qu'il a travaillé la question de la persécution des dissidents dans les Églises.

La persécution des anabaptistes en Suisse pendant une période de 250 ans constitue un épisode sombre dans l'histoire de l'Église et du christianisme, aussi bien que dans l'histoire helvétique. Cette persécution n'était pas limitée au territoire helvétique, mais c'est bien dans ce pays qu'elle a duré le plus longtemps. D'une violence extrême, elle serait, selon les critères d'aujourd'hui, classée comme crime contre l'humanité. Hélas, « cela fait partie du Moyen Âge », pourrait-on dire, mais il est évident que ce qui apparaît aujourd'hui comme une brutalité inhumaine sur plusieurs générations a d'abord eu des effets dévastateurs, puis a laissé des traces dévastatrices, jusqu'au XX^e siècle. Il n'est pas sans intérêt de constater que sur le territoire de Berne, qui était sans doute le canton le plus virulent dans ces démarches contre les anabaptistes, leur persécution a cessé pendant quelques années vers le début du XVII^e siècle pour faire place à la chasse aux sorcières. Comme les anabaptistes, les sorcières, voire ceux et surtout celles qu'on soupçonnait de dissidence dans les aspects culturels et religieux – ce qui constituait une insoumission à l'ordre dominant, violent et injuste – représentaient une menace pour la société et surtout pour ceux qui en avaient le contrôle.

On a souvent prétendu que c'est l'Église catholique qui a été

à l'origine des persécutions contre les anabaptistes en Suisse. Cependant, dans la plupart des cas, ce furent bien les cités et les états réformés qui opprimèrent ce qu'ils qualifiaient comme étant un fléau et un danger pour l'ordre établi.

Au sein du mouvement de la réforme de Zurich, on trouvait vers 1523 autour de Huldrych Zwingli quelques humanistes radicaux qui voyaient plus loin et qui voulaient aller plus loin. Ce qui pouvait alors paraître extrême et radical, voire dangereux, semble aujourd'hui logique et bien-fondé : liberté de foi, séparation entre Église et État, pacification de la vie quotidienne – c'est-à-dire abrogation du port d'armes et de l'obligation de partir en guerre. On notera qu'en tout lieu et en tout temps, ce sont les plus démunis qui sont recrutés pour faire la guerre, pour servir de chair à canon.

Or Zwingli avait besoin de l'État – et de ses instruments – pour instaurer, voire imposer, sa vision de la réforme de l'Église. Ses amis humanistes qui devinrent anabaptistes en prônant le libre choix de l'appartenance à l'Église, ce qui les conduisit au refus du baptême des enfants, partageaient sa passion pour dépoussiérer une Église devenue figée dans les rituels et les formalités, au service du pouvoir en place et au détriment des pauvres. C'est dans ce milieu anabaptiste que se développa la vision

d'une communauté chrétienne fondée sur l'Évangile, tout en appliquant les règles qui sont aujourd'hui devenues normales, c'est-à-dire le respect de la volonté des hommes et des femmes, la dignité de toute vie humaine, et la non-ingérence de l'État dans les affaires de l'Église.

En mars 1526, le gouvernement zurichois, après les avoir chassés, décréta la peine de mort contre les anabaptistes. Felix Mantz fut le premier à être exécuté par noyade dans la Limmat. Mantz fut accusé d'être à l'origine « d'une secte, racaille, réunion et rassemblement particulier »¹. Pourtant, Mantz n'était pas le premier du mouvement à souffrir le martyre. Ce destin fut réservé à un certain Bolt en Suisse centrale, un catholique, qui fut brûlé en mai 1525, en même temps qu'un prêtre qui était accusé d'avoir tenu des propos contre le pape. Les adeptes anabaptistes furent persécutés par tous les moyens courants de l'époque, c'est-à-dire la galère, la décapitation, la torture, la noyade, le bûcher, etc. Le mouvement s'épuisa à Zurich, mais gagna beaucoup de terrain dans d'autres régions, notamment sur le territoire bernois, surtout parmi les paysans qui étaient opprimés et maltraités.

Malheureusement pour les seigneurs de Berne, la persécution



D.R.

n'eut pas l'effet souhaité car de plus en plus de personnes, surtout des paysans, s'intéressèrent aux convictions anabaptistes. Ainsi, le refus du baptême des enfants devint un moyen de résistance privilégié. Il n'y avait guère de possibilité de résistance, mais ne pas emmener ses enfants au culte et ne pas les faire baptiser était un signe fort d'une insoumission conséquente, ce qui inquiétait les puissants. Sociologiquement parlant, se joindre à un mouvement qui refuse les symboles de soumission par excellence, à savoir le baptême des enfants, la dîme, le port d'armes et le service armé, est une manière de se libérer du joug féodal et de devenir membre d'une communauté marquée par la solidarité, l'amour fraternel et une grande flexibilité.

La persécution contribua visiblement à souder et à faire croître un mouvement de communautés défavorisées et à la limite de la subsistance. De plus en plus de notables et de personnes aisées éprouvèrent une sympathie pour les anabaptistes et les soutinrent plus ou moins secrètement, soit moralement soit matériellement. Les anabaptistes étaient pacifiques, travailleurs et honnêtes, mais ils résistaient aux règles injustes d'une époque injuste et ils n'hésitaient pas à les briser là où ils pensaient qu'elles faisaient violence à la loi du Christ et à la liberté religieuse de l'individu. Le mouvement était devenu l'expression sociale et spirituelle d'un humanisme qui animait la Réforme même. Cette expression échappa au contrôle de l'Église et de l'État, ce qui provoqua leur fureur².

Nombre de municipalités ont des registres de familles séparées, le père tué ou envoyé aux galères, la mère emprisonnée ou noyée, les enfants mis en orphelinat, et le do-

maine agricole, pour autant qu'il y en eût un, annexé par les autorités.

Nombre d'anabaptistes bernois quittèrent la région pour les Pays-Bas ou le Jura. Le prince-évêque de Bâle les accueillit dans les Franches-Montagnes, cette population dissidente de la Réforme étant plus convenable que les dissidents de son propre camp. Ainsi, les anabaptistes, ou ceux qui restaient, devinrent les *Stillen im Lande* (« les gens tranquilles du pays », Ps 35,20). Bien que Berne envoyât chasser les anabaptistes jusqu'en 1770, ils se réunissaient clandestinement dans leurs fermes ou dans des lieux secrets, en forêt, dans des grottes, sous un pont. Certains de ces endroits sont aujourd'hui devenus des lieux de commémoration, comme par exemple la Grotte des Chèvres au-dessus des Gorges du Pichoux, entre Bassecourt et Moutier ou le Pont des Anabaptistes, aux Prés-de-Cortébert, dans le Vallon de St-Imier. Plusieurs vagues d'émigration ont décimé les communautés. Il persistait un scepticisme envers les autorités, au point de ne pas tenir de registre de membres jusqu'au milieu du XX^e siècle. L'isolement des communautés anabaptistes s'explique certes par l'expérience de la persécution, très présente dans les esprits et maintenue dans la mémoire individuelle et collective par le *Märtyrerspiegel* (registre des martyres), qui était le seul livre présent dans les familles et les cultes à côté de la Bible et du recueil de psaumes *Ausbund*. Ce dernier est encore en service aujourd'hui dans les communautés Amish en Amérique du Nord. Mais la langue allemande commune aux communautés anabaptistes était aussi un facteur d'isolement social. La séparation entre Église et État fut interprétée par ceux qui étaient passés par la persécution comme une

séparation naturelle entre eux et le reste de la société. L'ouverture s'imposa seulement après la Deuxième Guerre mondiale, lorsque les jeunes commencèrent à aller en ville pour faire des études. L'isolement culturel, religieux et social rendait les anabaptistes, ou ce qui restait de leur mouvement, relativement ouverts au mouvement du réveil piétiste au tournant du XX^e siècle. Ce réveil n'avait que peu de considération pour les convictions pacifistes et la spiritualité marquée par la *Gelassenheit* du mouvement anabaptiste. Il y avait une certaine division dans les communautés, ce qui contribua plus tard à une prise de conscience de l'histoire et du passé anabaptiste. Curieusement, la stigmatisation de la persécution n'a pas vraiment été guérie par le réveil. Bien que ce dernier ait permis un certain contact en dehors des milieux anabaptistes, ceux qui étaient leurs frères et sœurs catholiques et réformés ne s'étaient pas encore révélés comme tels.

Durant le XX^e siècle, les descendants des anabaptistes en Suisse – qui se sont donné le nom de mennonites en 1983 – restèrent relativement isolés au niveau culturel et religieux. Leurs voisins les considéraient généralement comme une secte, comme toute communauté chrétienne en dehors des Églises officielles, c'est-à-dire catholique, réformée et catholique-chrétienne³.

Les réconciliations en cours.

Heureusement le passage du XX^e au XXI^e siècle a rendu justice en quelque sorte à un mouvement jadis persécuté, mais dont les principaux préceptes se sont avérés vrais et bons. Plus important, il a permis la réconciliation entre les descendants de deux partis en conflit. Plusieurs éléments ont permis ce développement. Les anabaptistes étaient depuis longtemps connus

et appréciés par leurs voisins. On se côtoyait en tant qu'agriculteurs, on avait à faire ensemble professionnellement, mais il n'y avait aucun contact d'ordre religieux, spirituel ou ecclésial, mis à part les funérailles. Au début des années 1980, les premiers pas, timides et prudents, ont été entrepris pour se rencontrer dans un cadre œcuménique.

À partir des années 1960, de plus en plus de jeunes gens issus de familles mennonites partirent en ville pour des études universitaires, et bon nombre d'entre eux devinrent pasteurs réformés. Les échanges entre Églises se multiplièrent au point de trouver une place régulière dans le calendrier ecclésiastique.

Il est utile de noter néanmoins que dans les années 1950, le Conseil œcuménique des Églises avait invité les Églises historiquement pacifiques (mennonites, quakers, Church of the Brethren), ainsi que le Mouvement international de la réconciliation à participer aux conversations autour des questions de guerre et de paix. Les mennonites suisses ne furent guère touchés par ces entretiens qui ont duré jusque dans les années 1970, suite à quoi le réseau Église & Paix s'est formé. Nombre de mennonites qui jusque-là n'avaient pas d'expérience œcuménique découvrirent la richesse liturgique et biblique d'autres traditions, réformée, catholique et orthodoxe.

Dès les années 1980 eurent lieu un certain nombre de dialogues bilatéraux entre mennonites et d'autres confessions, tant au niveau national que mondial. Ces dialogues avec les luthériens, réformés, baptistes, adventistes et catholiques eurent des répercussions au niveau local, en tous cas pour les mennonites, qui tiennent beaucoup à ce que la base soit concernée

et impliquée. En 1983, au terme du dialogue baptiste-réformé, une célébration de Sainte Cène eut lieu à Zurich avec la participation des mennonites. Cette rencontre mémorable ouvrit la voie pour le dialogue entre l'Alliance réformée mondiale et la Conférence mennonite mondiale. Dans ce cadre, une réunion en 1984 constata l'évolution des relations entre réformés et mennonites : « les uns contre les autres », « les uns à côté des autres », « les uns avec les autres ».

Les mennonites suisses continuent à commémorer la persécution lors d'une rencontre annuelle.

À partir de là, les gestes de réconciliation entre les réformés et les descendants des anabaptistes, les mennonites, se sont multipliés. À de maintes occasions, la rencontre, l'échange, le dialogue, le débat, et les célébrations communes ont permis un rapprochement entre réformés et mennonites, de faire le point sur ce qui s'était jadis passé, de s'ouvrir les uns aux autres, de se reconnaître en tant que frères et sœurs. Une belle occasion fut un colloque à Zurich en juin 2006, sous le même thème que celui de 1984. Cette fois-ci, les autorités zurichoises et l'Église réformée de Zurich prirent position et en symbole de repentance apposèrent une plaque au bord de la Limmat où avaient été noyés les anabaptistes. Aujourd'hui il reste des points de divergence, comme le baptême ou le pacifisme, encore que...

L'année anabaptiste en 2007, proposée par l'office du tourisme de l'Emmental et soutenue active-

ment par l'Église réformée Berne-Jura-Soleure, reçut l'accord des mennonites et s'avéra créative et utile. D'abord sceptiques, les mennonites se sont retrouvés au centre d'une attention culturelle, sociale et religieuse, et se sont découverts eux-mêmes sous un autre angle, historiquement aussi, puisque tout d'un coup leur histoire était mise en valeur par autrui.

Une célébration de réconciliation à Berne en 2009 mit un point final à toute une série de démarches dans ce sens durant plus de 25 ans. Le rapport d'un processus de dialogue entre réformés et mennonites en Suisse intitulé « Christ est notre paix » y fut présenté.

Le dialogue international entre catholiques et mennonites (1998-2003) fut une véritable découverte qui suscita des démarches d'échanges et d'étude à plusieurs endroits. Le titre du rapport est emblématique : « Appelés ensemble à faire œuvre de paix ».

Les mennonites suisses continuent à commémorer la persécution lors d'une rencontre annuelle sur l'un des deux sites historiques, le Pont des Anabaptistes ou la Grotte des Chèvres. Ces commémorations ont désormais un autre aspect, celui de figurer formellement parmi les communions chrétiennes, en partenariat avec elles, en tant que frères et sœurs en Christ. Cela signifie aussi de prendre ses responsabilités, même en étant une petite minorité. En tant qu'Église historique engagée pour la paix, cette vocation et ce défi ont été soulevés à plusieurs reprises par les autres confessions. L'historien Walter Klaassen avait intitulé son livre sur l'histoire des anabaptistes en disant qu'ils n'étaient ni protestants ni catholiques. Il semblerait bien que les dialogues avec les uns et les autres confirment ce constat. Pour les

mennonites d'aujourd'hui qui ont souvent tendance à se compter parmi les évangéliques, cela reste un défi : une troisième voie qui consiste à faire le pont et à réaffirmer la non-violence comme trait fondamental de l'existence chrétienne dans ce monde ou de plus en plus de personnes, y compris des chrétiens d'autres confessions, s'intéressent aux alternatives pacifiques et à la paix juste – un peu comme au XVI^e siècle. Ne dit-on

pas que nous sommes en train de vivre une sorte de nouvelle Réforme aujourd'hui ? La liberté religieuse ne semble pas acquise, mais elle est du moins reconnue, ainsi que la séparation entre institution religieuse et État. Ce qui reste à faire, c'est la mise en œuvre de la non-violence comme seule voie vers un futur juste et constructif⁴.

Hans Ulrich GERBER

- 1 Diether Götz LICHDI, *Über Zürich und Witmarsum nach Addis Abeba*, Agape Verlag, 1983, p. 28.
- 2 Il faut constater qu'il n'y a pas eu, au cours de l'histoire, de mouvement pacifiste qui n'ait pas subi de persécution.
- 3 C'est-à-dire vieille-catholique [NDLR].
- 4 On pourra lire :
John OYER & Robert KREIDER, *Miroir des martyrs. Histoires d'anabaptistes ayant donné leur vie pour leur foi au XVI^e siècle*, Editions Excelsis, 2003.
Revue *Conscience et liberté* (Association pour la défense de la liberté religieuse), Dossier anabaptiste, n° 25, Berne, 1983.
On trouve les textes des dialogues catholique-mennonite et luthérien-mennonite sur le site documentation-unitedeschretiens.fr. Voir également Larry MILLER, « Construire ensemble un récit et une liturgie de réconciliation. L'expérience des luthériens et des mennonites », in *Unité des Chrétiens*, n° 171, 2013, p. 14-17.

Le 3^e centenaire de la révocation de l'édit de Nantes.

À l'occasion du 3^e centenaire de la révocation de l'édit de Nantes, le Comité mixte catholique-protestant en France avait publié le 21 mars 1985 une déclaration où les membres catholiques, luthériens et réformés reconnaissaient que cet événement « ressenti et interprété de façon différente par les uns et par les autres », a parfois encore des conséquences sur le comportement des communautés et sur leurs mentalités.

1. Cette année 1985 est marquée pour nous, catholiques et protestants de France, par le troisième centenaire de la révocation de l'édit de Nantes. Cet événement, qui eut une influence si profonde sur l'histoire de notre pays, est souvent ressenti et interprété de façon différente par les uns et par les autres. Les conséquences de la révocation demeurent : les descendants des huguenots du Refuge en sont les vivants témoins. Cependant, depuis cette époque, il nous est donné de surmonter progressivement nos divergences historiques. Cette commémoration est pour nous l'occasion de réfléchir ensemble à une histoire qui, à la fois, nous est commune et nous sépare, et aux conflits qui l'ont marquée. Nous cherchons à mieux comprendre la situation qui en est issue, à manifester publiquement notre volonté de réconciliation, et à témoigner en

semble de l'Évangile en tenant compte des exigences de notre temps.

2. Cette volonté implique un effort de clarification de notre histoire passée. À nos yeux à tous aujourd'hui, l'édit de Nantes de 1598 avait été la marque de la recherche d'une solution de paix et de progrès. Sa révocation fut un acte d'intolérance et l'occasion de persécutions. Elle fut un échec, tant sur le plan religieux que sur le plan économique et social pour notre pays. Cette révocation est en fait survenue parce que la liberté du culte et des consciences n'était pas reconnue à l'époque.

Cet événement et ses suites ont marqué l'histoire de nos communautés respectives et ont parfois encore des conséquences sur leurs comportements et sur leurs mentalités.

Nos Églises ont à prendre conscience

de ces divergences, à les assumer et à les dépasser, en renonçant à toute autojustification et à tout jugement d'autrui.

3. À partir de cette histoire douloureuse, nous pensons avoir aujourd'hui un double devoir de vigilance sur :

- le droit imprescriptible à la liberté religieuse des personnes et des communautés ;
- l'obligation pour tout groupe majoritaire de respecter en tout état de cause l'expression des minorités religieuses et culturelles.

4. Dans le cadre de l'État laïc moderne, les Églises n'ont pas à réduire leur témoignage au domaine du culte et de la vie privée, mais à participer à la vie de la nation. Elles doivent respecter l'indépendance de l'État et maintenir le caractère public du témoignage des chrétiens.

La persécution des catholiques en Angleterre au XVI^e siècle

Après avoir enseigné à l'université d'Oxford, le jésuite anglais Norman Tanner* est professeur d'histoire de l'Église à l'université grégorienne à Rome. Précisant la situation des catholiques au cours des différents règnes qui ont marqué le XVI^e siècle en Angleterre, il explique ce qui a motivé leur persécution et fait le point sur les récents débats dans l'historiographie de cette époque.

Le catholicisme anglais de 1500 à 1530.

Pendant les trente premières années du seizième siècle l'Angleterre est restée très clairement catholique. À Rome, on en voit la preuve avec l'ancienne ambassade d'Angleterre. Si vous prenez le grand boulevard menant à la basilique Saint-Pierre, la *via de la Conciliazione*, vous y verrez à mi-chemin, sur votre droite, l'élégant palais Torlonia. Il a servi d'ambassade d'Angleterre auprès de la papauté, depuis le quinzième siècle jusqu'au début des années 1530. C'est l'une des toutes premières ambassades à Rome, ce qui témoigne, pour cette époque, de l'étroite relation de l'Angleterre avec la papauté.

Toujours à Rome, le grand bâtiment de la *via Monserrato* – actuellement dénommé Vénérable Collège anglais – en fournit une autre preuve. Il sert aujourd'hui de séminaire pour les étudiants des diocèses britanniques. Au début du XVI^e siècle, c'était l'Hospice Saint-Thomas-de-Cantorbéry. On pouvait y loger les quelque deux cents personnes qui venaient à Rome chaque année – ce qui représente un grand nombre de pèlerins pour un pays de taille moyenne.

Les lettres « F. D. » que l'on trouve encore gravées sur des pièces de monnaie anglaises en sont un troisième signe. « Fidei Defensor » est le titre donné par le pape Léon X au roi Henry VIII en 1521 en récompense pour son livre *Assertio Septem Sacramentorum* [Défense des sept sacrements]. Le roi

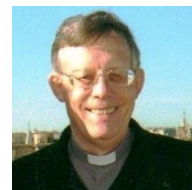
y défendait le nombre traditionnel de sept sacrements et s'opposait ainsi à la réduction, chez Martin Luther, à deux sacrements, le baptême et l'eucharistie. Pendant cette période, des chrétiens en Angleterre ont souffert de leur désaccord avec l'Église catholique. Les Lollards, disciples de John Wyclif, un groupe contestataire qui avait été condamné pour hérésie à la fin du XIV^e siècle, étaient toujours actifs dans les premières décennies du XVI^e siècle. Parmi eux, certains furent mis à mort, d'autres soumis à diverses formes de pénitences publiques. Autour des années 1520, les enseignements de Martin Luther firent progressivement leur entrée dans le pays, mais sans toutefois s'imposer largement. Une excellente traduction en anglais du Nouveau Testament fut réalisée par William Tyndale mais l'ouvrage ne fut pas approuvé par les autorités de l'Église. Tyndale partit pour l'Allemagne où le livre fut publié en 1525.

Malgré cela, l'Angleterre ne changea rien à l'organisation ecclésiale pendant les premières décennies du XVI^e siècle. Dans une stricte orthodoxie doctrinale, la religion populaire resta vivante et créative. On peut avoir aujourd'hui un aperçu de cette vitalité dans les nombreuses églises paroissiales qui furent agrandies et embellies à cette époque, ou encore avec les représentations théâtrales des « Mystères », interprétés par des acteurs de métier, qui sont à nouveau joués aujourd'hui dans plusieurs villes. L'accueil de la Réforme semblait loin d'être inévitable.

La seconde partie du règne d'Henry VIII (1530-1547).

La situation changea radicalement en raison du combat que le roi Henry VIII mena pour sa situation matrimoniale. Deux clarifications sont ici nécessaires. Premièrement, mon pays n'a curieusement pas de nom adéquat. On lit sur nos passeports « Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord » mais la formule est longue et complexe. Au seizième siècle la désignation était plus simple : l'Angleterre (cf. le titre de cet article) signifiait l'Angleterre d'aujourd'hui. Il n'est donc pas question de l'Écosse (qui n'a été unie à l'Angleterre qu'en 1603), ni de l'Irlande (dont l'Angleterre ne commença la conquête qu'à la fin du XVI^e siècle), tandis que le Pays de Galles constituait une principauté distincte. Deuxièmement, on utilise le mot « protestant » parce qu'il est commode, mais il servait à désigner un vaste éventail de croyances et de personnalités qui « protestaient » contre le catholicisme. L'Église anglicane telle qu'elle a pris forme en Angleterre se considère comme une *via media* entre le catholicisme romain et le protestantisme.

Au milieu des années 1520, le roi Henry VIII voulut se débarrasser de sa femme Catherine d'Aragon et il s'éprit d'Anne Boleyn. Le pape Clément VII (1523-1534) refusa d'annuler son mariage avec Catherine, bien qu'il y eût des raisons valables de permettre



D.R.

une annulation. En effet elle avait été en premières noces l'épouse d'Arthur – le frère d'Henry –, et l'on pouvait avoir des doutes sur la validité de la dispense donnée pour le second mariage. En conséquence du refus du pape, Henry VIII s'autoproclama « Chef de l'Église » en Angleterre » (par la suite les monarques s'attribueront le titre de « Gouverneur suprême »). La rupture avec Rome était ainsi engagée.

En Angleterre l'opposition à ce changement fut au début assez limitée. Tous les évêques anglais l'acceptèrent, à l'exception d'un seul. John Fisher, évêque de Rochester, Thomas Moore, ancien chancelier d'Angleterre, sept moines chartreux, ainsi qu'Elizabeth Barton, une jeune religieuse connue comme « la nonne du Kent » furent exécutés à Londres pour leur opposition au divorce d'Henry VIII et à son mariage avec Anne Boleyn.

Dans les dernières années du règne du roi Henry VIII l'Angleterre est parfois décrite comme catholique sans pape. Mais par la suite les réformes entreprises ont eu des conséquences tant doctrinales que pratiques. La suppression des monastères et des autres maisons religieuses masculines et féminines dès 1536 a eu d'immenses répercussions sur la vie sociale et religieuse du pays. Ce qui reste aujourd'hui de leurs grandes bâtisses rappelle tristement leur importance passée. Les Dix Articles de foi et les Injonctions royales promulguées par le gouvernement en 1536 furent autant de défis implicites au catholicisme.

C'est à l'occasion du Pèlerinage de grâce de 1536-37 que le gouvernement d'Henry VIII rencontra la plus vive opposition. Aux critiques de nature religieuse lui reprochant la suppression des maisons religieuses s'ajoutèrent des plaintes à caractère politique et économique. La révolte fut finalement réprimée et le leader Robert Aske furent exécutés avec deux cents « rebelles ».

La dernière décennie du règne d'Henry VIII fut marquée par d'autres hésitations. Les Six Articles de 1539 qui maintenaient la transsubstantiation, le célibat des prêtres et la confession furent annulés en 1547. Dans la dernière année du règne d'Henry VIII on commença à dissoudre les chapellenies – des fondations qui permettaient d'assurer des messes et des prières pour les morts – et l'on continua pendant le règne de son successeur. Les essais de *via media* entre le catholicisme romain et la Réforme continentale trouvent une illustration cruelle dans l'exécution en 1540 à la fois de trois catholiques qui refusaient de renoncer à leurs convictions sur la papauté et de trois luthériens.

Pendant le règne du roi Edward les catholiques ne furent pas mis à mort pour leur foi.

Comment expliquer le succès relatif de la réforme d'Henry VIII ? Celui-ci avait beaucoup de personnalité et les Anglais étaient réticents à défier son autorité, en partie par crainte de retourner à la situation chaotique de la Guerre des Roses, qui avait dévasté le pays dans un passé encore récent. De plus, Henry VIII était capable de « diviser pour régner ». Sa réforme se fit par étapes plutôt que d'un seul coup, si bien que ses opposants ne parvinrent jamais à s'unir.

En outre, cette époque se situe avant que les différences entre le catholicisme et la réforme protestante ne soient bien clarifiées, comme elles le seront à partir du Concile de Trente. Quelques-unes des mesures prises par Henry VIII et son gouvernement auraient bien pu constituer des réformes du catholicisme plutôt que son démantèlement.

Les règnes d'Edward et de Mary (1547-1558).

Pendant les règnes des enfants d'Henry VIII, la situation des catholiques anglais a été contrastée. Edward VI, fils de Jane Seymour, la troisième des six femmes d'Henry VIII, était intelligent et précoce mais maladif. En tant que seul survivant des trois fils légitimes du roi, il eut la préséance sur ses deux sœurs, succédant au trône à l'âge de neuf ans en 1547. Alors qu'il était encore mineur, ses six années de règne furent dominées par deux ducs qui dirigèrent le gouvernement : son oncle, le duc de Somerset, qui fut destitué en 1549, puis le duc de Northumberland. Ces deux ducs étaient des partisans convaincus de la Réforme protestante et le pays fut résolument dirigé dans cette voie, sous la conduite de Thomas Cranmer qui avait été nommé archevêque de Cantorbéry en 1553.

L'anglais remplaça le latin dans la liturgie. La communion fut donnée aux laïcs sous les deux espèces. Un nouveau Livre des prières publiques [*Book of Common Prayer*] parut en 1549, suivi d'une deuxième version, plus protestante en 1553. Le clergé fut autorisé à se marier en 1549. Les Quarante-deux Articles de Religion, plus protestants, remplacèrent les Six Articles d'Henry VIII.

On peut remarquer toutefois, que pendant le règne du roi Edward les catholiques ne furent pas mis à mort pour leur foi. En réalité le temps fut trop court pour qu'un bon nombre de réformes ne soient vraiment mises en œuvre. À la mort du roi, ses conseillers protestants cherchèrent à faire de Lady Jane Grey leur reine, mais la manœuvre échoua. Elle fut destituée en quinze jours et exécutée plus tard. Après cet échec, Mary, fille du roi Henry VIII et de sa première femme Catherine d'Aragon, monta sur le trône. C'était une catholique convaincue et elle avait beaucoup souffert des mauvais traitements de son père qui l'avait

considérée comme illégitime, à la suite de l'annulation de son mariage avec la reine Catherine.

La reine Mary fut populaire au début de son règne, popularité qui venait en partie des réactions contre les lourdes mesures infligées par les protestants pendant le règne d'Henry VIII et d'Edward VI, ainsi que par sympathie pour les souffrances imposées par son père ou devant la tentative de faire monter Jane Grey sur le trône. Elle épousa en 1554 le puissant roi d'Espagne Philippe II. Mal accueilli en Angleterre, ce mariage resta sans progéniture. Le roi entraîna l'Angleterre dans une guerre impopulaire contre la France, qui eut pour conséquence la perte de Calais, dernière possession des Anglais sur le sol français.

En 1554, après l'échec d'un soulèvement contre Mary conduit par Thomas Wyatt, elle fut obligée de gouverner plus fermement. La persécution des protestants commença sans tarder. Thomas Cranmer, l'archevêque de Cantorbéry, fut condamné et périt sur le bûcher à Oxford en 1556 et trois autres évêques subirent le même sort. Au total ce sont environ trois cent cinquante protestants qui furent mis à mort pour leurs croyances religieuses. Cette persécution laissa une marque indélébile dans la conscience des Anglais et elle peut expliquer la permanence du sentiment anticatholique dans le pays. De nombreuses mesures furent introduites pour restaurer le catholicisme. Le cardinal Reginald Pole, aristocrate dévoué et cultivé, succéda à Thomas Cranmer sur le siège épiscopal de Cantorbéry et il réconcilia officiellement l'Angleterre avec Rome.

Cependant la santé de la reine commença à décliner. Elle décéda à quarante-deux ans seulement en novembre 1558 et sa mort fut suivie, un jour après, de celle du cardinal Reginald Pole.

Le règne d'Elizabeth.

C'est avec le long règne de la reine Elizabeth, depuis son avènement

à vingt-cinq ans en 1558 jusqu'à sa mort en 1603, que se termine cette présentation du catholicisme anglais au seizième siècle. Comme sa sœur Mary, elle avait subi les conséquences des caprices de son père. Fille de la seconde femme du roi Henry VIII, Anne Boleyn, Elisabeth avait été déclarée illégitime quand Henry VIII avait fait exécuter Anne pour adultère. Elle avait dû supporter l'emprisonnement ou l'assignation à résidence pendant les règnes d'Henry VIII et de Mary. Intelligente et bien formée, elle ne se maria pas, bien que souvent courtisée, y compris par le duc d'Alençon de la famille royale de France. L'incertitude

Le fait d'être catholique resta associé à une trahison nationale.

quant à la succession du trône d'Angleterre, offrait à la fois espoirs et craintes pour les catholiques.

Le règne d'Elizabeth a été décisif pour la fondation de l'Église anglicane. Si les protestants les plus radicaux eurent à souffrir de façon intermittente, ce sont les catholiques qui subirent la pire persécution. La situation fut exacerbée par la bulle *Regnans in Excelsis* du pape Pie V en 1570. Celui-ci excommuniait Elizabeth pour hérésie, la destituait de sa couronne et encourageait ses sujets à se rebeller contre elle. Les catholiques furent donc considérés comme des traîtres et des croyants dissidents.

Beaucoup de catholiques furent mis à mort, un bon nombre d'entre eux subirent l'horrible sort réservé aux traîtres ; cependant le nombre total des martyrs catholiques à cette époque fut moindre que le nombre des protestants mis à mort pendant le règne bien plus court de la reine Mary. Parmi eux, on comptait de fervents laïcs comme

Margaret Clitheroe de York ou des jésuites très en vue comme Edmund Campion et Robert Southwell.

La situation difficile des catholiques fut fortement renforcée par la tentative d'invasion de l'Angleterre en 1588 par le roi Philippe II d'Espagne (qui avait été l'époux de la reine Mary) dans l'intention de forcer l'Angleterre à se reconverter au catholicisme. L'Armada espagnole, comme on appelait cette flotte, fut vaincue par la marine anglaise et la menace d'invasion écartée. Mais le fait d'être catholique resta par la suite associé dans la conscience populaire à une trahison nationale.

Le catholicisme continua à être pris au sérieux en raison de son prestige en Europe ainsi qu'au renouveau catholique de la Contre-Réforme, mais les catholiques en Angleterre ne représentèrent plus qu'une petite minorité persécutée, soit peut-être 1% d'une population qui comptait environ sept millions d'habitants en 1600. En plus de la menace du martyre, les catholiques étaient exclus de la vie politique et les grands propriétaires étaient frappés par de lourdes amendes. Les grandes demeures de la noblesse catholique servaient de refuges. Stonor Parc dans le Comté d'Oxford, où Edmund Campion fut accueilli et où son fameux pamphlet *Decem rationes* fut imprimé, en est un bel exemple, qu'on peut visiter encore aujourd'hui.

Des communautés de catholiques se regroupent dans les grandes villes comme Londres et York et dans quelques régions rurales, dans le Lancashire par exemple. Tout n'était pas cohérent pour autant, et l'on peut remarquer que la reine Elizabeth abritait dans la chapelle royale de brillants musiciens catholiques, Thomas Tallis et William Byrd. Et l'on continue à se demander si l'écrivain William Shakespeare n'est pas resté intérieurement catholique. D'autres personnes ont continué à sympathiser avec le catholicisme, sur certains points du moins, sans toutefois le

déclarer officiellement : la compassion manifestée lors de l'exécution de catholiques, telle qu'elle est relatée dans les documents d'archives, en est une indication. Malgré cela, la vie des catholiques était rude et leur nombre très petit.

Conclusion.

À bien des égards le seizième siècle fut une époque charnière dans l'histoire de l'Angleterre, notamment en matière religieuse. Pays à dominante catholique, l'Angleterre passa majoritairement à la Réforme, dans sa forme particulière qu'est l'anglicanisme, et les catholiques romains ne constituèrent plus qu'une petite minorité. On considère souvent les martyrs comme la semence d'un renouveau, ce ne fut pas le cas à cette époque. Jusqu'au dix-neuvième siècle seule une petite partie de la population demeura catholique, et l'on continua à lui reprocher son manque de patriotisme.

Si les faits historiques sont globalement peu discutables, deux questions d'interprétation ont été

posées dans les dernières décennies. D'abord, dans quelle mesure le catholicisme du début du seizième siècle en Angleterre était-il populaire et en conséquence comment la réforme protestante y a-t-elle été accueillie ? Pendant des siècles, l'interprétation la plus répandue parmi les historiens anglais – pour la plupart protestants – fut que la Réforme avait reçu un accueil très favorable des Anglais, indignés ou du moins déçus par les faiblesses de l'Église de la fin du Moyen Âge. Toutefois, dans la seconde moitié du XX^e siècle, une lecture « révisionniste » de l'histoire a été entreprise, qui soulignait la vitalité de la religion populaire à la fin du Moyen Âge et au début du seizième siècle en Angleterre. D'après ce point de vue, la Réforme avait été imposée au peuple par un gouvernement puissant et manipulateur, et non pas initiée ou bien accueillie par les fidèles. Plus récemment, ce point de vue « révisionniste » a été lui-même contesté. Les débats restent vifs mais on a progressivement

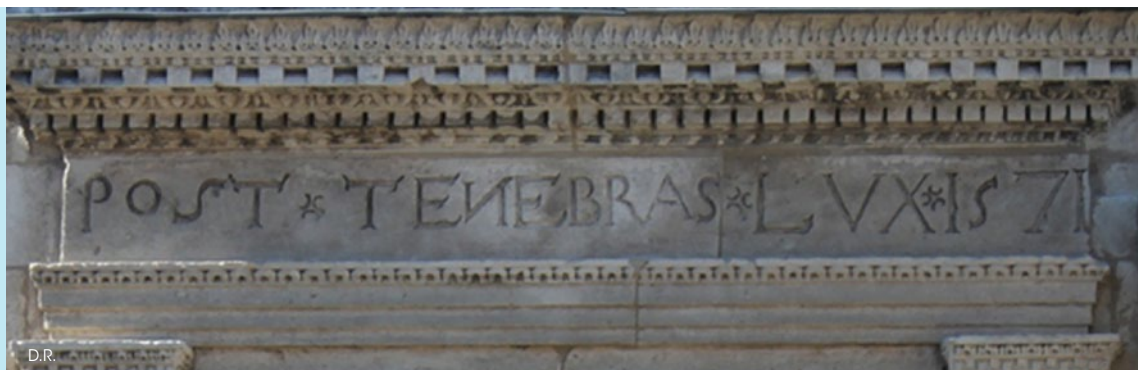
trouvé un terrain d'entente, en reconnaissant à la fois la vitalité de la fin du Moyen Âge et le désir de réformes.

Par ailleurs, les différences entre les catholiques et les protestants (y compris les anglicans) avaient été majorées au seizième siècle et par la suite. Récemment cependant, en particulier dans le sillage du décret sur l'œcuménisme du concile Vatican II, les catholiques, les anglicans et les membres des autres Églises réformées en Angleterre ont compris que ce qui les unit est bien plus grand que ce qui les sépare. Cette prise en compte actuelle de l'unité existante a modifié aussi le regard sur le catholicisme anglais du seizième siècle.

Norman TANNER

Traduit de l'anglais par
sœur Anne-Marie CURTIL

* On pourra lire notamment : *The Ages of Faith: Popular Religion in Late Medieval England and Western Europe & The Church in the Late Middle Ages*, Tauris, 2009 et 2008.



Post Tenebras Lux, une expression latine signifiant *Après les ténèbres, la lumière* (cf. Jb 17,12), a été choisie comme devise de toute la Réforme protestante. Elle est gravée sur plusieurs bâtiments protestants, et au Monument international de la Réformation à Genève.

La Saint-Barthélémy : une mémoire douloureuse.

Spécialiste du protestantisme à l'époque moderne, Liliane Crété* rappelle les tragiques événements de la Saint-Barthélémy (1572) et montre pourquoi la mémoire des faits du passé est au cœur même de la culture des réformés français.

*L'admiral pour jamais sans surnom,
trop connu
Meurtri, précipité, trainé, mutilé, nud.
La fange fut sa voye au triomphe sacrée
Sa couronne un collier, Mon-Faucon
son triomphe¹.*

Ainsi, par ces vers superbes, Agrippa d'Aubigné dressa une couronne à l'amiral de Coligny, première victime de la Saint-Barthélémy.

Trois dates marquent en vérité l'histoire des protestants français : 1572, le massacre de la Saint-Barthélémy ; 1598, l'édit de Nantes ; 1685, la révocation de l'édit de Nantes. Si l'on fait abstraction de l'édit de Nantes, qui apporta un répit aux protestants et peut donc être considéré comme un événement historique plutôt heureux, les deux autres sont baignés de sang et de larmes et nul mieux qu'Agrippa d'Aubigné, témoin des malheurs du temps, n'a porté si haut les gémissements des victimes. La tâche de l'historien est autre. À la fois gardien de la mémoire et auteur de la « mise en récit » d'événements du passé, il lui faut relever des traces, et les remonter jusqu'à l'événement pour en discerner la signification et l'interpréter en vue de restituer ce passé historique le plus fidèlement possible. En ce qui concerne le massacre de la Saint-Barthélémy, deux questions se posent encore : qui l'a ordonné et pourquoi ?²

Une nuit d'horreur.

D'abord, il faut savoir que le protestantisme en France, à la différence de la Suisse, de la Suède, de l'Angleterre et d'une partie de l'Allemagne, s'est établi et maintenu par les armes. Deux partis s'affrontent pendant plus de trente ans ; deux clans se livrent une guerre sans merci pendant dix ans, guerre faite d'opérations militaires, de violences populaires et d'assassinats : d'un côté les Guise, princes de Lorraine ; de l'autre les Bourbons, princes de sang, et les Châtillon-Montmorency. De 1562 à 1570, trois guerres de religion se succèdent (1562-1565, 1567-1568, 1568-1570). Elles sont menées par Louis de Condé (qui sera assassiné en 1569) et l'amiral de Coligny ; du côté des catholiques, par le clan des Guise. Entre chaque guerre, des traités donnent aux réformés un peu d'oxygène pour respirer. En 1570 la paix de Saint-Germain, qui conclut une guerre indubitablement gagnée par les protestants, accorde à la « religion prétendue réformée » la liberté de culte en tous lieux sauf Paris. Aux réformés sont accordées de plus pour deux ans, quatre « places de sûreté ». Dans le but de neutraliser le parti huguenot, Catherine de Médicis organise le mariage de sa fille Marguerite avec Henri de Navarre, le futur Henri IV.

Depuis la citadelle huguenote de La Rochelle, Coligny reprend contact avec la cour de France. Le

jeune roi s'engage pour l'amiral et son grand projet : unir tous les Français pour courir sus à l'Espagne



D.R.

– projet qui sera repris un siècle plus tard par Richelieu. Mais Catherine a peur de l'Espagne, peur des Guise, leurs alliés, et peur de perdre son influence sur son fils Charles. Lorsqu'elle apprend que Coligny, avec l'accord de Charles, a envoyé un premier contingent armé aux Pays-Bas afin d'aider les rebelles à chasser l'Espagnol du pays, elle décide de se débarrasser de Coligny. Elle a pour soutien les Guise et, disons-le, tout le peuple catholique de France, encouragé par le clergé, qui souhaite l'extermination des « hérétiques ». En ce mois d'août 1572, Paris est survolté. De jeunes seigneurs huguenots venus du Béarn sont dans la capitale où doit avoir lieu le mariage de Marguerite de Valois et d'Henri de Navarre. Ils ont le verbe haut et parlent ouvertement de la guerre qu'ils comptent livrer aux Pays-Bas contre l'Espagnol. Dans toutes les églises, et sur toutes les places publiques, le clergé encourage le peuple à agir contre les « hérétiques ». Le climat est explosif. Le 25 a lieu le massacre. La tuerie commence par l'amiral en son domicile ; c'est ensuite le tour de quelque 200 seigneurs huguenots, tués cette nuit-là de la plus abominable façon par les

soldats ; puis une foule, ivre de sang, se déchaîne pendant trois jours contre les réformés, faisant de 2 000 à 3 000 victimes. Il est à peu près certain que Catherine n'est pas à l'origine du massacre général, mais sûrement la camarilla ultra-catholique qui entoure le roi, et plus encore le clergé qui, avec la bénédiction du pape, n'a cessé d'instiller la haine dans la population. Les nouvelles se répandent vite et dans les semaines qui suivent, la folie meurtrière des populations catholiques va prolonger le massacre dans les villes de province. Comme l'écrit l'historien Michelet : « La Saint-Barthélémy, c'est une saison : on tue par ici, par là, dans les mois de septembre et d'octobre ».

En apprenant la nouvelle du massacre, Théodore de Bèze, le successeur de Calvin, pousse un cri de désespoir : « Oh, Quand luira ce jour si désiré où le Seigneur me réunira à tant d'âmes pieuses ! » En Allemagne, la fureur gronde ; la réaction des princes luthériens est si vive que Catherine de Médicis juge nécessaire de leur faire savoir que ce qui a été fait à l'amiral et à ses amis n'est pas causé par la haine de la nouvelle religion, « mais seulement pour la pugnition de la scelerie conspiration qu'ils avoient faite »³. Même discours auprès de la reine d'Angleterre qui n'en croit pas un mot et, avec ostentation, prend le deuil. La réaction du pape Grégoire XIII est tout autre : il ordonne un *Tè Deum*, fait allumer des feux de joie et frapper une médaille commémorative. Philippe II d'Espagne ne cache pas non plus sa satisfaction en apprenant la nouvelle.

Malgré l'assassinat des chefs, le protestantisme survivra néanmoins, en grande partie grâce aux villes fortifiées passées à la Réforme comme La Rochelle,

ou des régions du Midi, qui s'organisent en petites républiques plus ou moins autonomes. De plus, la Réforme se trouve un nouveau chef, Henri de Navarre, qui réussit à s'enfuir du Louvre, où il était retenu prisonnier. Mais il lui faudra dix ans de lutte – outre son abjuration en 1593 – pour reconquérir son royaume. Ce qu'a fait Henri IV par sagesse politique, Louis XIV le défera en révoquant l'édit de Nantes.

La mémoire des vaincus.

La première conséquence de la Saint-Barthélémy, c'est d'avoir prolongé les guerres civiles et, pour plusieurs siècles, creusé un fossé entre les catholiques et les protestants. Les vaincus sont généralement oubliés et on pourrait penser que c'est le cas des protestants, que le pouvoir cherchera à museler. À l'article premier de l'édit de Nantes (1598), il est écrit en effet : « Que la mémoire de toutes choses passées d'une part et d'autre, depuis le commencement du mois de mars 1585 jusqu'à notre avènement à la couronne, et durant les autres troubles précédents et à l'occasion d'iceux, demeurera éteinte et assoupie, comme de choses non-advenue ». Vœu pieux et impossible à réaliser puisque l'identité protestante s'est forgée dans le creuset des persécutions. Étouffer la mémoire des protestants, et plus particulièrement leur mémoire collective, c'est effacer leur passé, et donc leur identité. Agrippa d'Aubigné l'avait compris : c'est pourquoi il a raconté, en vers, la geste des protestants et leurs souffrances afin « d'en faire mémoire ». Dans les *Tragiques*, dont l'écriture se poursuivra durant une quarantaine d'années, il est devenu leur voix, égrenant au fil des sept livres, leur combat, la violence qui

leur a été faite, l'injustice dont ils ont été victimes, qu'il oppose à la justice de Dieu, et la vision du trône de Dieu, au livre III, est l'occasion de souligner la délivrance des justes. Par sa présentation des âmes des martyrs devant Dieu, il fait des vaincus des vainqueurs. Le livre VII, qui conclut ce long poème épique, montre comment Dieu, aux derniers temps, renversera l'ordre d'un monde où les justes sont persécutés et les injustes triomphants. Les *Tragiques* sont une épopée de la douleur. Voix des vaincus, d'Aubigné est une voix de démesure qui n'échappe pas toujours à la grandiloquence, mais on peut dire qu'il a porté vers Dieu, plus qu'aucun autre témoin des malheurs du temps, les larmes et les gémissements des victimes. Des verges et des fers qui les meurtrirent, il a tressé des couronnes aux vaincus, comme le fit aussi Jean Crespin dans son *Martyrologe*⁴, qui raconte l'héroïsme des condamnés pour leur foi. La flamme des bûchers donne une lumière particulière à la culture protestante, et parce que leur mémoire est celle d'une minorité persécutée et que le persécuteur appartient à la majorité catholique, le protestant français, a souvent une mentalité d'assiégé : il brandit son identité comme un étendard flottant aux créneaux d'une citadelle. Malgré les vicissitudes de l'Histoire, il reste attaché à un passé de lutte et de résistance. Et là où manque le témoignage historique qui n'a pu être écrit, le protestant s'appuie sur les récits familiaux.

Parfois, il faut bien le dire, la mémoire familiale s'oppose à la rigueur de l'histoire en présentant aux générations futures des héros plus grands que nature, ou en gommant les violences que certains commirent, mais aujourd'hui

encore, cette mémoire familiale est une composante essentielle de la conscience historique huguenote. Ce sens d'appartenir à une communauté au destin tragique est toujours perceptible, ne serait-ce que par l'intérêt que le protestant montre non seulement pour sa propre histoire, et ses propres lieux de mémoire, mais encore pour ceux d'autres persécutés, d'autres dissidents, qu'il rattache volontiers à la souche réformée. Ainsi les Vaudois, les Cathares... Les lamentations des protestants légitiment le vaincu avec autant de force que les épopées glorieuses légitiment le vainqueur⁵.

Commémoration.

En racontant le passé, l'historien invite à se souvenir, mais ce faisant, il garde ouvertes les blessures de l'Histoire. Il en est ainsi pour le massacre de la Saint-Barthélémy. Ou pour la révocation de l'édit de Nantes, qui provoquera tant de souffrances au peuple protestant et tant de rancunes. Pourtant, « faire mémoire » est un devoir. Non seulement par respect pour les victimes, mais afin d'en tirer un enseignement pour que pareilles tragédies ne se reproduisent plus. Les commémorations et les premiers lieux de mémoire n'apparaîtront néanmoins qu'au XIX^e siècle pour des raisons autant politiques que religieuses. D'une part, « commémorer » un homme ou un fait va à l'encontre de l'idéologie calviniste ; d'autre part, on commémore généralement les hauts faits, les héros glorieux. À cause de leur passé de minorité persécutée, les protestants français commémorent des gestes, des défaites, des tragédies, et se défendent d'avoir le culte du héros. Il est bon de savoir que Calvin a souhaité être enterré incognito, afin que nul n'aille sur

sa tombe. Et c'est là le paradoxe : alors que l'idéologie calviniste est opposée à l'existence de lieux de mémoire profanes, l'histoire, et donc la mémoire des faits du passé, est au cœur même de la culture protestante. Même s'il est non pratiquant, même s'il est non-croyant, le protestant français tient à son identité de « combattant pour la foi ». La seconde raison qui empêchera si longtemps la

La mémoire des faits du passé est au cœur même de la culture protestante.

commémoration de la Saint-Barthélémy tient à l'animosité montrée par nombre de Français à l'égard des protestants. Sans doute, au XIX^e siècle, les temples ont proliféré sur le territoire, et la liberté de culte a été accordée partout, mais les protestants continuent à être considérés dans les milieux nationalistes comme de « mauvais Français », voire des « traîtres ». Pourtant, Coligny a été réhabilité dès 1599 par la cour du parlement de Paris, qui sur ordre d'Henri de Navarre, raya des registres tous les arrêts et jugements donnés contre lui. Mais il y a eu ensuite la guerre des Camisards, dans le Midi, et le Grand Siècle de La Rochelle – autant d'événements qui ont montré la volonté des populations de résister à la conversion forcée au catholicisme. Leur passé contestataire, dont ils sont fiers, les fait regarder avec méfiance par le plus grand nombre des Français ; mais surtout, en cette fin du XIX^e siècle, il y a le traumatisme de la guerre de 1870 et de la perte de l'Alsace-Lorraine. Nul n'ignore que

l'électeur de Brandebourg a ouvert grand les portes de son pays aux protestants, après la révocation de l'édit de Nantes, et que ceux-ci ont été les artisans du développement de Berlin. Dans les armées prussiennes, il y a nombre de soldats et d'officiers d'ascendance française : ils ont combattu la France napoléonienne, participé à la construction de l'empire allemand et sont descendus jusqu'à Paris en vainqueurs. L'amalgame est d'autant plus facile à faire que les liens des protestants français avec la diaspora huguenote ont toujours été étroits. Dans les milieux nationalistes et ultra-catholiques, on va jusqu'à évoquer le complot international⁶.

À pas feutrés, un premier lieu de mémoire a néanmoins été créé : la *Société de l'histoire du protestantisme français*, fondée par le pasteur Charles Read en 1852, dans le but de conserver les documents et objets permettant d'évoquer la mémoire du protestantisme afin que jamais les événements du passé ne soient considérés comme des choses « non-advenues ». Elle a pour devise « *Post Tenebras Lux* » (c'est-à-dire « Après les ténèbres, la lumière »), qui est celle adoptée par les Genevois lorsqu'ils passèrent du catholicisme à la Réforme au XVI^e siècle. Avec la publication de son *Bulletin*, puis l'ouverture d'une bibliothèque, la Société redonne vie à tous les persécutés pour la foi, et rappelle les événements tragiques ou glorieux de trois siècles d'histoire de la Réforme. Afin que nul n'oublie. La Société se lance aussi dans la commémoration. D'abord, en 1866, en proposant, à l'instar des Églises luthériennes, un jour pour fêter la Réformation (31 octobre 1517), acte que l'on peut qualifier sans doute de « fondateur ». Mais surtout, elle organise une cérémonie au temple

de l'Oratoire, pour commémorer non pas le massacre de la Saint-Barthélémy, mais le bicentenaire de la révocation de l'édit de Nantes, qualifiée par le premier orateur d'un des jours « les plus lamentables de notre histoire », prenant soin toutefois d'ajouter qu'ils ne sont pas dans ce temple pour y apporter des sentiments de colère et de haine au souvenir de toutes ces iniquités, mais pour rendre grâce à Dieu, qui a guidé le « pauvre peuple humilié et dispersé dans sa détresse » et lui a permis de se relever de ses ruines⁷. Les discours qui suivent sont des élégies à la gloire des victimes, proches ou lointaines – des discours propres à inciter le plus tiède des protestants présents à prendre à son compte les meurtrissures de l'histoire. Il y a même progression dans le cortège des souffrances rappelées et donc progression dans l'émotion que ces discours ne peuvent manquer de provoquer dans l'assistance. Nous sommes là dans le schéma classique des commémorations : on ne peut faire mémoire d'un passé douloureux sans montrer du doigt les responsables. En commémorant, on rouvre les blessures et, de ce fait, on ravive les douleurs et réactive les rancœurs. Chaque intervention a repris la longue liste des persécutions. Même les camisards, dont les violences provoquées par l'exaltation de leurs prophètes ont horrifié la plupart des protestants, sont réintégrés ce jour-là dans le giron de l'Église réformée, parce qu'ils avaient osé « marcher contre le grand roi »⁸.

L'étape suivante dans la reconnaissance des héros morts sera de les graver dans la pierre ou de les fondre dans le bronze. Mais l'affaire prend du temps tant la méfiance, pour ne pas dire la détestation, est vive en France

à l'égard des protestants. Ainsi, lorsque les Rochelais voudront ériger une statue à la gloire de Jean Guiton, le maire de La Rochelle assiégée par les troupes de Richelieu, toute la rancœur d'une partie des Français refait surface. Les polémiques à son propos commencent en 1841 et la statue n'est érigée qu'en 1911, grâce à des fonds récoltés par les habitants de New Rochelle, dans l'État de New York, où une poignée de huguenots avaient immigré après la révocation de l'édit de Nantes. Une magnifique statue de l'amiral de Coligny est également érigée en 1889, rue de Rivoli, où il demeurait lorsqu'il a été assassiné. Sur son socle, on peut lire son message spirituel : « J'oublierai bien volontiers toutes choses qui ne touchent que mon particulier, soit d'injures, soit d'outrages, pourvu qu'en ce qui touche la Gloire de Dieu et le repos public, il y puisse y avoir sûreté ». En son temps, il passait pour un séditieux et un « perturbateur du repos public ». En revanche, les mémoires protestantes gardent de lui l'image du héros tragique, condamné par les événements à combattre son roi et qui paya de sa vie sa fidélité à sa foi. Ce qu'il faut savoir, c'est que dans la mémoire collective protestante, l'amiral occupe une place moindre pour sa vie exemplaire, mal connue d'ailleurs, que pour sa mort atroce : il reste le symbole du massacre de la Saint-Barthélemy, victime émasculée, dépecée dans un rituel de déshumanisation.

Le passé protestant en France, on le voit, a toujours le goût amer de la défaite. Les questions religieuses ne séparent plus les Français de nos jours, par esprit de tolérance sinon d'indifférence, voire de scepticisme. On se réunit entre Églises et on prie ensemble. C'est déjà beaucoup. Et pourquoi

souhaiter autre chose ? Le christianisme est fondé sur quatre Évangiles, ce qui en fait la richesse ; dès l'origine, il a été divers, et je citerai pour terminer ces quelques lignes d'Irénée de Lyon à propos justement des quatre récits de la vie et de la mort de Jésus Christ que certains voudraient « unifier » : « En effet, puisqu'il existe quatre régions du monde dans lequel nous sommes et quatre vents principaux, et puisque, d'autre part, l'Église est répandue sur toute la terre et qu'elle a pour colonne et pour soutien l'Évangile et l'Esprit de vie, il est naturel qu'elle ait quatre colonnes qui soufflent de toutes parts l'incorruptibilité et rendent la vie aux hommes »⁹.

Liliane CRÉTÉ

* Derniers ouvrages parus : *Où va-t-on après la mort ? Le discours protestant sur l'au-delà, XVI^e-XVIII^e siècles*, Genève, Labor et Fides, 2009 ; *Les Puritains*, Lyon, Olivetan, 2010 ; *Les Tudors*, Paris, Flammarion 2010.

1 Agrippa d'AUBIGNÉ, *Les Tragiques*, édition critique établie et annotée par Jean Raymond Fanlo, Paris, Honoré Champion, 1995. II, 1229-1232.

2 Pour en savoir plus : Denis CROUZET, *La nuit de la Saint-Barthélémy. Un rêve perdu de la Renaissance*, Pluriel, 2012 ; *Le haut cœur de Catherine de Médicis*, Albin Michel, 2005 ; Marianne CARBONNIER BURKARD et Patrick CABANEL, *Une histoire des protestants en France*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

3 Cité dans Liliane CRÉTÉ, *Coligny*, Paris, Fayard, 1985, p. 434.

4 Agrippa d'AUBIGNÉ, *Les Tragiques*, édition critique établie et annotée par Jean Raymond Fanlo, Paris, Honoré Champion, 1995. Jean CRESPIN, *Histoire des martyrs*, Toulouse, 1885-1889, 3 vol.

5 Voir Liliane CRÉTÉ, « 1572-1587, la mémoire des vaincus : la mémoire protestante », in : *Du bon usage des commémorations. Histoire, mémoire et identité XVI^e-XXI^e siècle*, sous la direction de Bernard COTTRET et de Lauric HENNETON, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 27-38.

6 Patrick HARISMENDY, « L'Édit de Nantes, un enjeu de mémoire pour son tricentenaire (1898) », in : *BSHPF*, tome 142, 1996, p. 81-127.

7 « L'anniversaire », in : *BSHPF*, tome 34, 1885, p. 522-524.

8 *Ibid.*, p. 543.

9 Irénée de Lyon, *Contre les Hérésies*, Paris, Cerf, 1991, (1984), p. 314.

Jalons sur la route de l'unité

Novembre 2013 - février 2014

2 novembre 2013 / Normandie

Prière œcuménique dans les cimetières militaires.

Pour promouvoir une spiritualité de la paix et rendre hommage aux victimes à l'occasion de la commémoration du 70^e anniversaire du débarquement en Normandie, une équipe œcuménique composée d'anglicans, d'orthodoxes, de protestants et de catholiques des trois diocèses bas-normands – Coutances et Avranches, Bayeux-Lisieux et Séez (Calvados, Manche et Orne) – a conçu le déroulement pour un temps de prière. En effet, 14 000 civils ont péri dans les différents bombardements effectués du 6 juin au 26 juillet 1944. Ces bombardements ont aussi provoqué sur le sol normand la mort de 37 000 militaires des forces alliées ainsi que celle de 80 000 soldats allemands. L'hommage s'est concrétisé,



D.R.

le 2 novembre, par la présence des communautés paroissiales dans tous les cimetières militaires et carrés des victimes civiles. (d'après le communiqué du diocèse de Coutances et Avranches)

5 novembre 2013 / Afrique centrale

« Paix aux Grands Lacs » : une initiative des Églises catholique et anglicane.



D.R.

« Paix aux Grands Lacs » est une initiative conjointe des conférences épiscopales catholiques de l'Afrique centrale et des évêques de la Province anglicane du Congo, du Burundi et du Rwanda – les trois pays de la région des Grands Lacs. Ouverte aux autres confessions religieuses, cette campagne œcuménique pour la paix a lieu du 1^{er} décembre 2013 au 1^{er} décembre 2014. Mgr Fridolin Ambongo, coordinateur de l'initiative, rappelle dans un communiqué du 5 novembre 2013 « qu'une paix obtenue au bout du canon ou par des tractations diplomatiques n'est pas suffisante ». Il souligne au contraire qu'il faut « un processus de guérison et de pacification des cœurs blessés en vue de l'émergence d'une véritable culture de paix ». Voici pourquoi le programme, en développant le partenariat entre l'Église catholique et l'Église anglicane, a pour objectif principal de témoigner de Jésus Christ – le Prince de la paix – et d'aider ainsi les populations à fraterniser davantage. (d'après *cenco.cd*)

7 novembre 2013

Message des évêques anglicans et vieux-catholiques en Europe.

Le 7 novembre 2013, Mgr David Hamid – évêque auxiliaire pour le diocèse en Europe de l'Église d'Angleterre – a fait part d'une décision importante prise à l'occasion de l'assemblée de la Conférence des Églises européennes, qui s'est tenue à Budapest entre le 3 et le 8 juillet 2013 : il a en effet été formellement reconnu qu'au sein de la KEK les Églises anglicanes et vieilles-catholiques seraient désormais considérées comme formant une seule et même famille, avec une même identité à la fois catholique et réformée.

Cette décision s'enracine sur l'Accord de Bonn qui a autorisé dès 1931 l'intercommunion entre les fidèles de la Communion anglicane et ceux des Églises vieilles-catholiques de l'Union d'Utrecht. Aujourd'hui une Commission internationale de coordination anglicane/vieille-catholique encourage les initiatives pour incarner cet accord.

Ce communiqué publié au nom des évêques anglicans et vieux-catholiques



© Peter Feenstra

liques d'Europe a symboliquement été rendu public à l'occasion de la fête de saint Willibrord, premier archevêque d'Utrecht, venu d'Angleterre au VII^e siècle.

Mgr David Hamid, tout en rendant grâce pour la communion sacramentelle existante, a souligné qu'elle « doit être rendue visible » dans une proclamation commune de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. (d'après *anglicannews.org*)

13 novembre 2013 / Paris

Assemblée plénière du CECÉF : les chrétiens d'Égypte.

Lors de son assemblée plénière du 13 novembre 2013 à la Métropole orthodoxe grecque, le Conseil d'Églises chrétiennes en France a reçu trois responsables religieux qui ont exposé la situation des chrétiens d'Égypte.



© *eglisecopte.ch*
L'évêque copte orthodoxe Louka.

Mgr Louka, évêque copte orthodoxe pour les communautés en Suisse et dans le sud de la France, a souligné que la situation difficile des chrétiens d'Égypte n'est pas nouvelle. D'après lui la persécution de ces chrétiens ne diminue pas leur foi mais la renforce. De son côté, le père Hani Bakhoum Kiroulos, secrétaire du patriarche copte catholique, a détaillé dans son exposé les crises par lesquelles est passé le pays,

tout en soulignant que des perspectives nouvelles s'ouvraient. « Dans le passé récent », a-t-il dit, « on avait tendance à considérer les chrétiens comme des étrangers, ou comme des citoyens de seconde classe ». Cependant dans les événements récents qui ont frappé l'Égypte, ils ont montré qu'ils « aiment vraiment leur pays », et que « les chrétiens et les musulmans, ensemble, ne sont qu'un seul peuple ». Il a salué la création du Conseil des Églises d'Égypte, qui a vu le jour le 18 février 2013, en précisant que l'œcuménisme est « crucial » pour les chrétiens d'Égypte aujourd'hui. Pour sa part, le pasteur Mathieu Busch de l'Action chrétienne en Orient a également insisté sur la complexité de la situation actuelle en Égypte entre le soulagement des chrétiens après la destitution de Mohamed Morsi et le désir des communautés chrétiennes de vivre au quotidien dans une paix durable avec leurs concitoyens.

Le CÉCEF a proposé les chrétiens d'Égypte comme destinataires des offrandes de la Semaine de prière pour l'unité chrétienne 2014.

13-17 novembre 2013 / Thessalonique (Grèce)

Réunion du Groupe Saint-Irénée.

Le Groupe de travail catholique-orthodoxe Saint-Irénée, qui se compose de 26 théologiens (13 orthodoxes et 13 catholiques), s'est réuni pour sa dixième session à Thessalonique (Grèce) du 13 au 17 novembre 2013. Cette session a été présidée par l'évêque de Magdebourg Gerhard Feige (la coprésidence orthodoxe était vacante du fait de l'élection comme patriarche d'Antioche du métropolite Jean). Les participants ont discuté de rapports entre histoire et théologie, de la conciliarité, de la primauté dans la théologie moderne, plus spécifiquement dans la pensée d'Yves Congar et d'Olivier Clément, et des réactions orthodoxes au concile Vatican II.

Sur le rapport entre histoire et théologie, le groupe rappelle que même les dogmes – ces « énoncés doctrinaux qui obligent l'Église » – sont « historiquement conditionnés car ils répondent à des défis historiques spécifiques ».

Concernant la conciliarité et la primauté, le groupe constate « qu'en Orient l'ecclésiologie a pris un cours surtout conciliaire et en Occident un cours surtout primatial », tout en ajoutant que ces modèles « ne sont pas nécessairement exclusifs l'un de l'autre et peuvent coexister dans une tension créatrice ». Par ailleurs, les orthodoxes ont accueilli de manière générale le concile Vatican II « comme un pas positif vers la conciliarité ».

C'est à Malte en novembre 2014 que se tiendra la prochaine session du Groupe Saint-Irénée, qui aura désormais comme coprésident orthodoxe l'archevêque Job (Getcha), déjà membre du groupe. (d'après le compte rendu du frère Hervé Le-grand, o.p.)



D.R.

19 novembre 2013 / Paris
Dialogue entre orthodoxes et orthodoxes orientaux.

Le 19 novembre 2013, l'association Dialogue entre orthodoxes et orthodoxes orientaux a organisé sa réunion annuelle à l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge. Fondée en France en l'an 2000, cette



D.R.

association a pour objectif de favoriser l'échange et le dialogue pratique entre chrétiens orthodoxes chalcédoniens (acceptant pleinement les formulations du IV^e concile œcuménique du Chalcédoine en 451) et orthodoxes orientaux ou préchalcédoniens (arméniens, coptes, éthiopiens, syriaques). Christine Chailot, fondatrice de cette association, a donné une conférence intitulée « Rôle des images et vénération des icônes dans les Églises orthodoxes orientales », en s'appuyant sur le livre qu'elle avait publié en 1993 sous le même titre. Dans son exposé, elle a rappelé qu'il existe un accord fondamental entre les deux familles d'Églises concernant la vénération des icônes et le 7^e concile œcuménique, exprimé d'ailleurs par une déclaration commune de la commission mixte de dialogue théologique officiel (Chambésy, 1990).

Dans une lettre envoyée à l'assemblée le père Boris Bobrinskoy, président de l'association, a rappelé les souffrances des chrétiens du Moyen-Orient. Il a également mentionné les rencontres entre les délégués des deux familles d'Églises à l'occasion de l'assemblée du Conseil œcuménique des Églises à Busan (République de Corée) entre le 30 octobre et le 8 novembre.

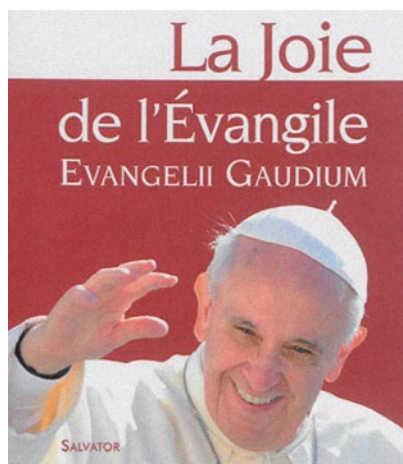
Le doyen de l'Institut Saint-Serge, le père Nicolas Ozoline, professeur d'iconologie, a également

pris part à la rencontre. Il a souligné que l'argumentation christologique est à la base de la vénération des images, tout en précisant « qu'on ne peut pas être monophysite au sens technique du terme et en même temps vénérer une icône du Christ ».

26 novembre 2013 / Vatican

La joie de l'Évangile.

Dans sa première exhortation apostolique *Evangelii gaudium* (La joie de l'Évangile), rendue publique le 26 novembre 2013, le pape François aborde la question œcuménique d'une manière substantielle. En se basant sur son expérience personnelle, il souligne que dans les relations avec les chrétiens d'autres confessions il s'agit avant tout de pérégriner ensemble et de « confier son cœur au compagnon de route, sans méfiance » (n° 244). Pour entendre et répondre à la prière de Jésus qui demande à Son Père « que tous soient un » (Jn 17,21) le pape François indique deux pistes. Il



D.R.

s'agit, d'une part, de croire en « la libre et généreuse action de l'Esprit » et ainsi de reconnaître et de « recueillir ce que l'Esprit a semé » dans les différentes communautés chrétiennes « comme don aussi pour nous » (n° 246). D'autre part, d'entreprendre des « conversions

ecclésiales », puisque l'engagement pour l'unité « ne peut être pure diplomatie, ni un accomplissement forcé » (n° 246). Il mentionne en particulier une « conversion de la papauté », qui aura comme objectif de rendre ce ministère « davantage fidèle à la signification que Jésus Christ entend lui donner » en corrigeant par exemple « une excessive centralisation » (n° 32). Refusant l'uniformité monolithique, le pape affirme que seul l'Esprit Saint a le pouvoir de « susciter la diversité, la pluralité, la multiplicité et, en même temps, réaliser l'unité » (n° 131).

5 décembre 2013 / Afrique du Sud

Hommages unanimes à Nelson Mandela.

Le premier président noir d'Afrique du Sud s'est éteint le 5 décembre 2013, à 95 ans. Sa personnalité a été unanimement saluée par les responsables chrétiens.

Après vingt-sept ans de détention, sa lutte sans répit, mais aussi sans violence, contre l'oppression de l'apartheid aura été celle, souligne le président de la Fédération protestante de France le pasteur François Clavairolly « de tous ceux qui combattent contre l'injustice et la violence, y compris, parfois, et avec courage, au nom de l'Évangile ».

D'après le patriarche Cyrille de Moscou, ce combat a fait de lui « le leader et le symbole de la lutte pour les droits et la dignité de la personne humaine ». Nelson Mandela qui avait reçu le prix Nobel de la paix est devenu, selon l'expression d'un autre titulaire de ce prix, l'archevêque anglican Desmond Tutu, « l'icône mondiale de la réconciliation » ; une réconciliation qui est, comme l'affirmait Nelson Mandela en 1994 au cours de la conférence annuelle de l'Église méthodiste d'Afrique du Sud, « un processus spirituel qui requiert autre chose qu'un simple cadre légal. Il faut qu'elle ait lieu dans le cœur et dans l'esprit des in-



D.R.

dividus ». Dans un message à la famille de Nelson Mandela, les évêques sud-africains ont exprimé la gratitude de l'Église catholique en Afrique du Sud au leader « pour son sacrifice offert pour tous les peuples d'Afrique du Sud » et pour la façon dont « il nous a guidés sur la voie de la réconciliation ». (d'après *protestants.org*, *mospat.ru* et *www.la-croix.com*)

5 décembre 2013 / Paris

Un professeur de l'ISÉO à la tête de l'Archevêché russe en Europe occidentale.



© exarchat.org

L'archimandrite Job (Getcha), professeur à l'Institut supérieur d'études œcuméniques de Paris, [ISÉO] a été élu lors de l'assemblée diocésaine clérico-laïque, du 1^{er} novembre 2013, à la tête de l'Archevêché russe en Europe occidentale. Le 2 novembre, le Saint-Synode du Patriarcat œcuménique a procédé à son élection canonique et l'a élevé au rang d'archevêque de Telmessos. Son ordination épiscopale a eu lieu le 30 novembre au Phanar (Istanbul) lors de la liturgie pontificale présidée par le patriarche œcuménique Bartholomée. Le pasteur Jacques-Noël Pérès, directeur de l'ISÉO, était pré-

sent à l'office auquel assistait également une délégation catholique venue pour la fête du saint apôtre André – le patron du Patriarcat œcuménique – et conduite par le cardinal Kurt Koch, président du Conseil pontifical pour l'unité des chrétiens.

L'intronisation a eu lieu le 5 décembre dans la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky à Paris en présence de nombreux représentants d'autres confessions. Dans son discours, Mgr Job a réaffirmé l'engagement œcuménique de l'exarchat qui a, « dès le commencement sous l'inspiration du métropolite Euloge... su témoigner de l'Orthodoxie en Europe occidentale et être ouvert aux autres Églises chrétiennes dans un dialogue de vérité ».

Auteur de plusieurs ouvrages et articles dans le domaine de la théologie liturgique, Mgr Job a été doyen de l'Institut Saint-Serge de 2005 à 2007. Il enseigne, par ailleurs, à l'Institut d'études supérieures en théologie orthodoxe à Chambésy (Genève).

L'assemblée des évêques orthodoxes en France connaît donc un renouvellement, puisqu'elle accueille également deux autres nouveaux membres : Mgr Ignatios, le nouveau métropolite de l'Archevêché antiochien qui succède à Mgr Jean (devenu patriarche d'Antioche) et Mgr Anthony, métropolite bulgare de l'Europe occidentale et centrale succédant à Mgr Siméon, qui a démissionné pour des raisons de santé. (d'après *exarchat.org* et *aeoff.fr*)

11 décembre 2013 / New Delhi

Des responsables d'Églises chrétiennes arrêtés.

L'archevêque catholique de Delhi Anil Couto, l'évêque anglican Alwan Masih, secrétaire général de l'Église de l'Inde du Nord, le pasteur presbytérien Roger Gaikwad, et le pasteur Vijayesh Lal, responsable de l'Evangelical Fellowship of India, ainsi que le

secrétaire général du Conseil chrétien panindien John Dayal ont été arrêtés par la police le 11 décembre à Delhi. Ils prenaient part à une marche pacifique dans la capitale indienne en faveur de l'égalité des droits pour les *dalits* (chrétiens et musulmans), co-organisée par le Conseil national des Églises chrétiennes en Inde, la Conférence des évêques catholiques d'Inde et le Conseil national des *dalits* chrétiens. Lorsque les manifestants se sont dirigés vers le Parlement, la police est intervenue avec force, faisant usage de canons à eau et de bâtons pour les disperser. Elle a arrêté les responsables des Églises, avant de les relâcher quelques heures plus tard.

Les *dalits* (littéralement « les écrasés ») sont exclus du système des castes en raison de l'impureté attachée traditionnellement à leur statut. Ils souffrent toujours d'une forte discrimination allant jusqu'à l'interdiction d'accès à l'eau potable. Les manifestants demandaient l'abolition de la disposition spéciale (le *Presidential Order* de 1950) qui exclut les *dalits* non hindous des mesures de discrimination positive (les *Scheduled Castes*) facilitant l'intégration sociale des ex-intouchables.

Parmi les quelque 25 millions de chrétiens en Inde, 70% seraient des *dalits*. Cependant, ce chiffre reste sous-évalué car des *dalits* chrétiens se déclarent officiellement hindous, par crainte de perdre leur emploi ou d'être persécutés. (d'après *EDA*)



© ucanews

**14 décembre 2013 /
Saint-Vigor le Grand (Calvados)**

Remise d'une relique de saint Vigor le Grand.



© orthodoxie.com

L'évêque catholique de Bayeux et Lisieux, Mgr Jean-Claude Boulanger, assisté par l'archiprêtre Laurent Berthout, curé de la cathédrale Saint-Vigor le Grand, a remis une relique de saint Vigor (évêque de Bayeux du VI^e siècle) à la communauté orthodoxe de Colombelles. Le don de la relique a eu lieu le 14 décembre 2013 lors de l'office des vêpres célébré dans cette cathédrale, en présence de membres du clergé catholique, des moniales bénédictines du monastère Sainte-Trinité de Bayeux, de fidèles catholiques et du maire de Saint-Vigor-le-Grand, Benoît Ferrut. La chorale orthodoxe de la paroisse de Colombelles a accompagné la réception et translation de la relique avec le tropaire dédié au saint. Le père Pierre Argouet, recteur de la paroisse Saint-Serge et Saint-Vigor, a invité tous les fidèles à la paroisse de Colombelles le 1^{er} février pour un office d'intercession et de vénération, suivi d'une rencontre fraternelle. (d'après *orthodoxie.com*)

9 décembre 2013 / Paris
Message de Noël du CÉCEF.

C'est un message centré sur la Parole de vie venue faire route avec l'humanité que le Conseil d'Églises chrétiennes en France a publié le 19 décembre 2013. Cosigné par les trois coprésidents du CÉCEF – le pasteur

François Clavairolly, le métropolite Emmanuel et Mgr Georges Pontier – ce message de Noël souligne le fait que la Parole de vie « est en contraste complet avec les flots de mots qui nous submergent : des paroles qui ne donnent ni vie, ni sens, ni avenir ». Au contraire la Parole de vie « gémit pour la paix avec les réfugiés syriens, [...] elle chuchote le réconfort et la réconciliation [...] en Centrafrique, en Irak, en République démocratique du Congo, en Égypte... ». Voici pourquoi, conclut le message, les chrétiens doivent annoncer ensemble cette Parole de vie, car « une espérance nous est offerte, un avenir nous est ouvert, un Sauveur nous est donné ». (d'après *cecef.fr*)



23 décembre 2013 / Berlin
Le pape Tawadros II en faveur d'une date de Pâques commune.

À l'occasion d'une visite en Allemagne du 18 au 23 décembre, le pape copte orthodoxe Tawadros II qui est primat de la plus importante Église du Proche-Orient, a plaidé en faveur d'une date de Pâques commune pour tous les chrétiens. En octobre 2012, le Patriarcat latin de Jérusalem avait annoncé que les catholiques latins de Terre Sainte célébreraient désormais Pâques selon le calendrier julien en vigueur dans la plupart des Églises orientales. Le 23 décembre, lors de son entretien avec le cardinal Rainer Woelki à l'archevêché de Berlin, Tawadros II a déclaré qu'il entendait mettre la question à l'ordre du jour lors d'une prochaine rencontre

avec les représentants de l'Église catholique. (d'après *blogcopte.fr*)



© Œuvre d'Orient

28 décembre 2013 / Strasbourg
36^e Rencontre européenne de Taizé.

Au lendemain de la 36^e Rencontre européenne de Taizé, qui a réuni à Strasbourg, entre le 28 décembre et le 1^{er} janvier, 30 000 jeunes de différentes confessions chrétiennes, le prier de la communauté, Frère Alois, a lancé un appel en faveur de la construction européenne : « on vit l'Europe comme si c'était quelque chose de tout à fait normal. Mais, en réalité, l'Europe est un miracle fondé sur la réconciliation franco-allemande », dont la ville de Strasbourg est un symbole. « Beaucoup de familles qui accueillent aujourd'hui des pèlerins », a souligné Mgr Jean-Pierre Grallet, archevêque de Strasbourg, « ont le souvenir d'avoir été chassées de chez elles pendant la guerre, et d'avoir été hébergées dans le reste de la France ». Cette mémoire vivante du passé explique, sans doute, l'accueil chaleureux que les habitants ont offert aux pèlerins dans ce « pèlerinage de confiance », qui est également passé par le parlement européen. En rappelant l'importance du vote de mai 2014, les députés ont salué les jeunes en les qualifiant d'« ambassadeurs d'Europe ». Encouragée par le Conseil d'Églises chrétiennes en France, cette rencontre avait été préparée de



© Communauté de Taizé

concert par les catholiques, les orthodoxes et les protestants d'Alsace et du pays de Bade en Allemagne. Pour l'évêque protestant Ulrich Fischer ce rassemblement montrait combien le vivre-ensemble en Europe ne relève pas seulement de l'économie ou de la politique, mais qu'il a aussi une dimension spirituelle.

Les Églises, d'après le frère Alois, ont aussi un rôle à jouer dans la construction d'une « conscience européenne », en particulier chez les jeunes : en effet, les chrétiens étant unis au-delà des frontières, ils pourraient « beaucoup plus encore créer des occasions, des rencontres », qui sont vitales pour l'Europe car, d'après le prier, « sans les rencontres de personne à personne, l'Europe ne peut pas se construire ».

C'est précisément au cœur de l'Europe, à Prague qu'aura lieu la prochaine Rencontre européenne de jeunes, du 29 décembre 2014 au 2 janvier 2015. (www.taize.fr, www.diocese-alsace.fr et Radio Notre Dame)

1^{er} janvier 2014 / Londres

Le Chemin Neuf invité à résider au palais de Lambeth.

Quatre membres du Chemin Neuf, une communauté catholique à vocation œcuménique d'origine française, ont été invités à s'installer au palais de Lambeth, la résidence londonienne de l'archevêque de Cantorbéry. À cette occasion Justin Welby, qui a été intronisé

105^e archevêque le 21 mars 2013, a souligné que « l'Église est constamment appelée à réaliser son unité donnée par Dieu ». Le père Laurent Fabre, fondateur et responsable de la Communauté du Chemin Neuf – qui compte aujourd'hui près de 2 000 membres permanents, laïcs et ministres des Églises, dans 28 pays –, a dit avoir répondu avec une grande joie à « l'invitation étonnante » du primat de la Communion anglicane tout en soulignant que, sur le long et difficile chemin vers l'unité des chrétiens, « il y a souvent eu des surprises ». Ce choix résolument œcuménique de Justin Welby a été salué par l'archevêque catholique de Westminster, Mgr Vincent Nichols. Alors que depuis 25 ans des religieuses issues de plusieurs congrégations anglicanes assureraient une présence de prière à Lambeth, la Communauté du Chemin Neuf qui prend le relais à partir du mois de janvier 2014 a aussi pour mission de prier trois fois par jour dans la chapelle du palais afin de soutenir le ministère de l'archevêque. Le groupe est composé de Ione et Alan Morley-Fletcher, un couple anglican, d'Oliver Matri, un luthérien qui se prépare au pastoralat et d'Ula Michlowicz, une religieuse consacrée de confession catholique. (d'après www.chemin-neuf.org.uk et www.archbishopofcanterbury.org)



© Chemin Neuf

11 janvier 2014 / Vatican

50^e anniversaire du Comité catholique pour la collaboration culturelle.



D.R.
Étudiants et professeurs à l'Institut de théologie orthodoxe à Chambésy.

Le pape François a reçu le 11 janvier en audience les membres du Comité catholique pour la collaboration culturelle avec les Églises orthodoxes et les Églises orientales, à l'occasion du 50^e anniversaire de son institution. Dans le prolongement de la rencontre historique entre le pape Paul VI et le patriarche œcuménique Athénagoras, ce comité attribue des bourses à de jeunes orthodoxes qui étudient en Occident avec pour objectif d'approfondir la connaissance et l'amitié entre les Églises. L'un des premiers boursiers de ce programme fut l'actuel patriarche Bartholomée de Constantinople, qui a soutenu sa thèse de doctorat auprès de l'Institut pontifical d'études orientales de l'Université grégorienne de Rome.

En France, cette collaboration culturelle s'incarne notamment par l'accueil d'étudiants orthodoxes à Besançon pour un stage de français au Centre de linguistique appliquée. Chaque été depuis près de trente ans le Centre diocésain ouvre ses portes à un groupe de dix à quinze prêtres ou laïcs orthodoxes, venant du monde entier pour apprendre le français. Grâce à cette formation linguistique, certains d'entre eux ont pu approfondir leurs études théologiques en leur donnant une

dimension œcuménique. C'est ainsi que plusieurs étudiants ont intégré le cursus proposé par l'Institut de théologie orthodoxe à Chambésy, en collaboration étroite avec la faculté de théologie catholique de Fribourg et la faculté autonome de théologie protestante de Genève.

En présence du cardinal Kurt Koch, président du Conseil pontifical pour l'unité des chrétiens, et de Mgr Johan Bonny, président du Comité, le pape a adressé dans son discours « un salut spécial » aux étudiants orthodoxes accueillis à Rome « non pas en tant qu'hôtes » mais comme « frères parmi des frères ». « Votre présence au milieu de nous est importante pour le dialogue entre les Églises d'aujourd'hui et surtout de demain », a souligné le pape. (d'après *zenit.org*, *VIS* et *Église de Besançon*, octobre 2012)

12 janvier 2014 / Paris

Décès du co-président de l'AORB Mgr Francis Deniau.

Mgr Francis Deniau, qui fut évêque de Nevers de 1998 à 2011, est décédé le 12 janvier 2014. Né le 3 octobre 1936 à Neuilly-sur-Seine il fut ordonné prêtre le 29 juin 1961 et nommé évêque de Nevers par le pape Jean-Paul II le 26 juin 1998. Dans son travail pastoral, il a notamment été aumônier d'étudiants, chargé de la formation des jeunes prêtres, aumônier national des Centres de préparation au mariage. En 2005 il fut sollicité par l'Alliance biblique française comme collaborateur pour la Bible destinée aux jeunes (15-25 ans) – *ZeBible* – un projet œcuménique, encouragé par le CÉCEF, qui a mobilisé 112 biblistes et responsables de jeunes. Avec le père Nicolas Cernokrak et le pasteur Claude Baty, il coprésidait



© eglise.catholique.fr

l'Association œcuménique pour la recherche biblique depuis 2010. Cette association, fondée en 1966, a pour objectif de promouvoir et actualiser la TOB (traduction œcuménique de la Bible), dont la dernière révision date de 2010. (d'après *bibliœcuménique.org* et *eglise.catholique.fr*)

13-14 janvier 2014 / Istanbul

L'archevêque de Cantorbéry rencontre le patriarche œcuménique Bartholomée.

L'archevêque de Cantorbéry Justin Welby a effectué sa première visite officielle au siège du patriarcat œcuménique les 13-14 janvier 2014. Dans son allocution, Bartholomée I^{er} a souligné que l'amitié entre les deux Églises est une réalité « profondément ancrée dans l'histoire ». En effet, déjà au XVII^e siècle, le patriarche Cyrille Loukaris avait noué de multiples contacts avec l'Église d'Angleterre. Deux groupes – l'Anglican and Eastern Churches Association¹ (fondée en 1864) et la Confrérie de Saint-Alban & Saint-Serge² (fondée en 1928) – ont beaucoup œuvré pour l'approfondissement de la connaissance mutuelle entre anglicans et orthodoxes. Le dialogue théologique officiel a commencé en 1973 et a connu, jusqu'à présent, trois textes d'accord : celui de Moscou (1976), de Dublin (1984) et de Chypre (2006). Rappelant que le rapprochement entre les deux Églises s'accomplissait aussi dans le passé grâce à l'échange d'étudiants, le patriarche Bartholomée a émis le souhait que cette tradition puisse se poursuivre après la réouverture, qu'il ose envisager dans un futur proche, de l'école théologique de Halki.

L'archevêque Justin Welby, qui a visité cette école, a salué le patriarche œcuménique comme « un exemple de paix et de réconciliation », en faisant allusion à sa présence historique

à l'intronisation du pape François. Dans son discours, il a souligné que souvent dans le monde « les religions sont utilisées comme prétextes de violence ». Il a imploré la miséricorde de Dieu pour la Syrie et pour les deux évêques (Mgr Yohanna Ibrahim et Mgr Boulos Yazigi) enlevés le 22 avril 2013.

Les deux prélats ont signé une déclaration commune dans laquelle ils expriment leur volonté ferme de continuer le dialogue théologique et d'apporter « un témoignage commun dans un monde de plus en plus sécularisé ».

L'archevêque de Cantorbéry a invité le patriarche à lui rendre visite à Londres en 2015. (d'après *archbishopofcanterbury.org* et *patriarchate.org*)



© N. Manginas, patriarchate.org

14 janvier 2014 / Paris

Décès du père Gustave Martelet.

Le père Gustave Martelet, théologien jésuite français, est décédé le 14 janvier 2014 à l'âge de 98 ans. Spécialiste de Teilhard de Chardin et du concile Vatican II, il avait été membre du Comité mixte de dialogue catholique/luthéro-reformé en France de 1987 à 2003. Après une licence de paléontologie, qui lui a permis de rencontrer Teilhard de

1 *www.aeca.org.uk*

2 *www.sobornost.org*



© jesuites.com

Chardin, il soutient une thèse de théologie à l'Université grégorienne de Rome. Membre du Groupe des Dombes, le père Martelet enseigne la théologie pendant plus de cinquante ans à Paris, Rome et Lyon. Dans son œuvre impressionnante, on peut mentionner *Idées maîtresses de Vatican II* (1966), *N'oublions pas Vatican II* (1995), *Deux mille ans d'Église en question* (en trois volumes ; 1984-1990) ainsi que *Teilhard de Chardin, prophète d'un Christ toujours plus grand* (2005). Le père Gustave Martelet a reçu en 2013 le prix Cardinal Grente de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

17 janvier 2014 / Genève

Conférence internationale

« Genève 2 » : les Églises unanimes.

À l'approche des négociations dites de « Genève 2 », une trentaine de responsables d'Églises de Syrie et du monde entier se sont réunis du 15 au 17 janvier au siège du Conseil œcuménique des Églises à Genève. Ils ont appelé à ce que des mesures concrètes soient prises lors des négociations visant à mettre fin au conflit armé en Syrie. Dans une déclaration commune adoptée à l'issue de la

rencontre, le groupe préconise une « cessation immédiate des confrontations armées et des hostilités en Syrie ». D'après le document, il n'existe pas de solution militaire au conflit. Le pasteur François Clavairolly, président de la Fédération protestante de France, qui a participé à la réunion, a adressé le 20 janvier un message au président de la République française François Hollande, en émettant le souhait que cet appel des chrétiens du monde entier pour un vrai processus de paix en Syrie puisse « être entendu par les protagonistes et les réseaux d'influence impliqués dans ce terrible conflit ». « Nous représentons la majorité silencieuse, la voix des sans-voix », a déclaré pour sa part Aram I^{er}, catholique de l'Église apostolique arménienne.

Dans un message adressé aux participants de la conférence, le patriarche Cyrille de Moscou a notifié que « le premier pas vers la paix et la stabilité doit être la libération des otages et l'interdiction de toute profanation des sanctuaires religieux ». Quant à Mgr Silvano Tomasi, représentant du Vatican auprès des Nations Unies à Genève, il a appelé à la « reconversion des fonds en faveur de l'assistance à la population », tout en précisant que « cet effort doit être soutenu par la généreuse solidarité de la communauté internationale ». (d'après oikoumene.org, protestants.org et VTS)

17 janvier 2014 / Vatican

Délégation œcuménique finlandaise reçue par le pape.

Lors de sa visite annuelle au Vatican, la délégation finlandaise œcuménique venue à l'occasion de la fête de saint Henri, patron de la Finlande, a été reçue pour la première fois par le pape François. Pour ce vingt-cinquième pèlerinage à Rome, la délégation était conduite par le primat de l'Église évangélique luthérienne de Finlande, l'archevêque Kari Mäkinen, accompagné du primat de l'Église

orthodoxe de Finlande, l'archevêque Léon. En faisant allusion à la Semaine de prière pour l'unité chrétienne, le pape a souligné que son thème – l'interrogation de Paul : « Le Christ est-il divisé ? » (1 Co 1,13) adressé aux chrétiens divisés de Corinthe – interpelle encore les chrétiens d'aujourd'hui. L'accent de cette rencontre du 17 janvier 2014 était mis sur l'importance du témoignage commun des chrétiens, spécialement dans un contexte comme celui de l'Europe où la référence à Dieu est de moins en moins présente dans la société. (d'après VIS et Radio Vaticana)



© news.va

18 janvier 2014 / Internet

La Bible s'invite en websérie.

En 2011 paraissait *ZeBible*, une Bible papier dont la traduction en français courant est accompagnée de 180 pages d'outils pour aider le lecteur à entrer dans le texte biblique. Publiée avec les encouragements du Conseil d'Églises chrétiennes en France, cette Bible (70 000 exemplaires vendus) vise d'abord à encourager les jeunes à lire la Bible avec plaisir ainsi qu'à y chercher des réponses aux questions essentielles de la vie.

Déjà complété d'un site internet, le projet *ZeBible* a lancé une série de vidéos intitulée « 2DAY et 2NIGHT ». 2DAY présente l'histoire divertissante de Quentin, un « revivreur » qui peut vivre deux fois ses journées. 2NIGHT prolonge l'expérience, en établissant un lien entre la vie du jeune et la Bible. « Avec humour et fraîcheur, la



© oikoumene.org



© webserie-2day.fr

webserie se veut un laboratoire de recherche et de créativité », commente Elsbeth Scherrer, secrétaire générale de l'Alliance biblique française. « C'est un projet inédit pour la jeunesse chrétienne issue de différentes Églises et de sensibilités diverses » explique Élisabeth Terrien, responsable des relations publiques pour *ZeBible*. Le premier épisode diffusé le 18 janvier a reçu un accueil très favorable de la communauté Facebook, qui rassemble près de 25 000 personnes. (d'après *Réforme*)

21 janvier 2014 / Saintes - La Rochelle

« Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ? »

Pendant la Semaine de prière pour l'unité chrétienne, les Églises de Charente-Maritime ont proposé le 21 janvier 2014 – en journée à Saintes, et le soir, à la Rochelle – un temps



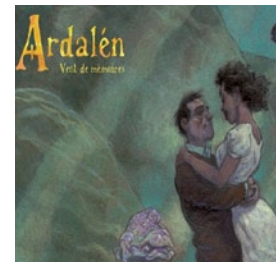
© Yaroslav Dobrynine

d'étude et d'échanges s'inspirant du verset psalmique « Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ? », (Ps 8,5). Dans ses « Libres propos d'un catholique sur la nature humaine et sa relation au salut », le père Yves-Marie Blanchard, professeur d'exégèse à l'Institut catholique de Paris et délégué à l'œcuménisme pour le diocèse de Poitiers, a témoigné d'un « optimisme anthropologique » honorant la « théologie grecque du Logos » et « la figure biblique de la Sagesse ». Le pasteur Michel Block, de l'Église protestante unie de France, responsable de l'œcuménisme pour le Consistoire de Charente-Maritime, a brossé un exposé historique concernant les manières dont la Réforme décline cette affirmation fondamentale : « on ne peut parler de l'homme que devant Dieu ». Le père Philippe Dautais, prêtre orthodoxe, fondateur et responsable, avec son épouse, du Centre d'études et de prière Sainte-Croix en Dordogne et délégué à l'œcuménisme pour la région Sud-Ouest, a déployé la déification de l'homme opérée par l'Esprit Saint et ses conséquences sur les questions éthiques. Les participants apprécieraient la qualité des interventions et l'heureuse manière dont elles se sont croisées, chacun des intervenants se laissant étonner et interroger par les deux autres. Sans s'être concertés au préalable, tous les trois firent référence, en lui rendant hommage, à Irénée de Lyon : « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme c'est de voir Dieu ». Un magnifique point d'orgue. (d'après Annie Wellens).

30 janvier 2014 / Angoulême Festival de la BD chrétienne.

Lors de la 41^e édition du festival de la bande dessinée chrétienne, le Prix œcuménique 2014 a été conféré à l'album *Ardalén - Vent de mémoires* de Miguelanxo Prado, aux éditions Casterman. Une mention spéciale a été attribuée à *L'envolée sauvage* (4

tomes) de Laurent Galandon, Arno Monin et Hamo, aux éditions Bamboo. Les bandes dessinées récompensées ont été choisies parmi les titres francophones parus entre octobre 2012 et novembre 2013. Dans les onze membres du jury œcuménique, on trouvait des spécialistes de la bande dessinée, des bibliothécaires et des historiens, de confession catholique ou protestante. Dans le cadre du festival a été organisée une veillée œcuménique, la prédication étant assurée par le pasteur luthérien Jean-Pierre Molina, président du jury œcuménique. (d'après www.bdchretienne.net).



D.R.

30 janvier - 5 février 2014 /

Birmingham

Dialogue international
entre baptistes et méthodistes.



© bwanaet.org

La première rencontre du dialogue international entre baptistes et méthodistes a eu lieu à la faculté de théologie Beeson de l'université de Samford, à Birmingham (États-Unis) du 30 janvier au 5 février 2014. Les quatorze théologiens (sept de chaque confession) venant du monde entier ont échangé sur l'histoire et la théologie de chacune des deux familles d'Églises.

Parmi les membres de cette nouvelle commission de dialogue, on notera la présence de Valérie Duval-Poujol, de la Fédération des Églises évangéliques baptistes de France. Présidente de la Commission œcuménique de la Fédération protestante de France et membre du Comité mixte de dialogue baptiste-catholique en France, elle enseigne l'exégèse biblique à l'Institut catholique de Paris et a collaboré à la dernière version (2010) de la traduction œcuménique de la Bible (TOB).

En se focalisant sur la justification et la sanctification, le dialogue international abordera en 2015 des thèmes qui différencient baptistes et méthodistes.

1^{er} février 2014 / Strasbourg

Un nouveau président de l'Église protestante de la Confession d'Augsbourg.



© uepal.fr
Jean-François Collange remet la Bible et la Confession d'Augsbourg à Christian Albecker.

Depuis le 1^{er} février 2014, Christian Albecker (58 ans) est le nouveau président de l'Église protestante de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine (ÉPCAAL) comprenant quelque 220 000 luthériens. Après un parcours dans la fonction publique, ce laïc, père de trois enfants, a entrepris des études en théologie qui l'ont conduit à assurer la direction générale de la fondation protestante *Sonnenhof*, accueillant

des personnes handicapées. Parmi les meilleurs souvenirs de son travail à la fondation il évoque les célébrations de confirmation et de profession de foi où les jeunes, catholiques et protestants, font une démarche commune, chacun restant fidèle à sa tradition.

Succédant au pasteur Jean-François Collange, Christian Albecker a été officiellement installé le dimanche 9 février à l'église Saint-Thomas de Strasbourg.

Le 18 février il a été élu à la présidence de l'Union des Églises protestantes d'Alsace et de Lorraine (UÉPAL) qui regroupe les deux Églises luthérienne et réformée de la région qui ont un statut de droit public. (d'après *Carrefours d'Alsace* et *uepal.fr*)

7-12 février 2014 / Bossey

Rencontre du comité exécutif du Conseil œcuménique des Églises.

Pour la première fois après la 10^e assemblée du Conseil œcuménique des Églises (COE), son comité exécutif s'est réuni du 7 au 12 février 2014 à l'Institut œcuménique de Bossey. L'objectif de la réunion était de travailler sur le mandat qui lui a été confié par l'assemblée de Busan : rendre visible le « pèlerinage pour la justice et la paix » en proposant aux Églises des objectifs stratégiques. Trois déclarations ont été adoptées au cours de la rencontre. Le COE s'est dit particulièrement préoccupé par le nombre croissant de personnes déplacées, notamment en raison de l'escalade des violences en Syrie, en République centrafricaine et au Soudan du Sud. Il a en outre adopté une note sur la situation au Soudan du Sud condamnant fermement les violences récentes qu'a connues le plus jeune pays au monde. Le comité s'est également prononcé sur les drones armés – des véhicules aériens sans pilote – en désapprouvant leur utilisation au motif que ceux-ci posent « de sérieuses menaces à l'humanité ». Cette déclaration appelle la communauté



© Mark Beach / WCC

internationale à s'élever contre des « pratiques illégitimes, en particulier contre les frappes de drones par les États-Unis au Pakistan ». (d'après *oikoumene.org*)

7-23 février 2014 / Sotchi

Les chrétiens aux Jeux olympiques.



Parmi la centaine de représentants des grandes religions mondiales, de nombreux pasteurs et prêtres étaient présents aux XXII^e Jeux olympiques d'hiver (7-23 février 2014) et aux XI^e Jeux paralympiques (7-16 mars) de Sotchi, une ville russe au bord de la mer Noire. Le patriarche de l'Église orthodoxe russe Cyrille a présidé, le 5 février une liturgie au cours de laquelle il a béni les délégations nationales russe, moldave, biélorusse et ukrainienne en les exhortant à montrer le meilleur de leur « âme ». Destinée aux athlètes allemands présents à Sotchi une brochure a été éditée par les Églises catholique et protestante d'Allemagne, avec des extraits de la Bible et des prières. (d'après *APIC*, 29 janvier et Radio Ville-Marie)

Ivan KARAGEORGIEV

Abbaye du Bec-Hellouin 8 mai 2014

Rassemblement inter-confessionnel normand

Chrétiens, ferments d'unité ?

Née en 2013, l'Église protestante unie de France est issue d'un processus plus large inauguré par la Concorde de Leuenberg qui a déclaré en 1973 la pleine communion entre les Églises luthériennes, réformées, unies, vaudoises et hussites d'Europe, rejointes depuis par des Églises méthodistes. Cette Concorde a été suivie de nombreux accords. Comment cette démarche peut-elle éclairer et stimuler la communion entre les Églises ? Avec l'intervention de François Clavairol, pasteur de l'Église protestante unie de France, président de la Fédération protestante de France, coprésident du Conseil d'Églises chrétiennes en France.

Inscription avant le 30 avril 2014 :

Georges Fournier
Rassemblement 8 mai
18 rue Thiers
76160 Darnetal
gmfournier@hotmail.fr

Rezé (Nantes) 8 - 10 mai 2014

Session œcuménique des Avents

L'eau : pour vivre ou pour mourir ?

Animation : Éric Boone (Centre théologique de Poitiers, Groupe des Dombes), P. Joseph Chesseron (diocèse de Poitiers), Marianne Seckel (ÉpudF, La Rochelle).

Centre des Naudières
44000 Rezé

Renseignements :
www.avevents-oecumenisme.org

Fribourg (Suisse) 11 - 13 juin 2014

Journées d'étude avec l'évêque anglican et exégète N.T. Wright

Saint Paul et l'unité de l'Église

Du 11 au 13 juin 2014, N.T. Wright, ancien évêque anglican de Durham et exégète de renom, présente les grandes lignes de sa recherche autour de saint Paul à l'Institut d'études œcuméniques de Fribourg (Suisse). La journée du jeudi 13 sera consacrée au thème : « Paul sur l'unité de l'Église ». Table ronde avec le professeur N.T. Wright, le pasteur Gottfried Locher, président de la Fédération des Églises protestantes de Suisse et le cardinal Kurt Koch, président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens.

Langues : anglais, allemand et français (traduction simultanée).

Renseignements et inscriptions :
www.unifr.ch/iso/fr

Lyon 13 - 15 juin 2014

Jeunes chrétiens ensemble

Rencontre œcuménique pour de jeunes chrétiens de différentes confessions. Conférences, ateliers, participations aux célébrations de différentes Églises.

À Lyon.

Renseignements :
jeuneschretienensemble.fr

Paris 23 - 26 juin 2014

Soixante et unième Semaine d'études liturgiques

Liturgie et communication

Avec la participation d'intervenants anglicans, catholiques, orthodoxes et protestants.

Renseignements et inscriptions :
Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge
93 rue de Crimée - 75019 Paris
ito@saint-serge.net
www.saint-serge.net

Sées 29 juin - 4 juillet 2014

Session de l'Amitié-Rencontre

Sauvegarde de la Création. Conscience chrétienne, convictions écologiques

Avec la participation de Marc-Antoine Costa de Beauregard, Dominique Lang, Fabien Revol, Michel Stavrou, et de membres des associations Vivre Autrement, CCFD-Terre Solidaire. Au Centre d'accueil La Source à Sées (61)

Renseignements :
Françoise Gosset
Tél : 06 28 53 90 34
francoise.gosset.laine@gmail.com

Strasbourg 2 - 9 juillet 2014

48^e Séminaire œcuménique international

Mouvements nonconfessionnels ou transconfessionnels

Ces cent dernières années, d'innombrables congrégations, Églises et mouvements nouveaux sont nés à travers le monde. Très différents par la taille et

les caractéristiques, on en trouve à la fois à l'intérieur et à l'extérieur des Églises historiques. Plusieurs de ces congrégations et Églises se sont expressément distancées du mouvement œcuménique ou l'ont même dénoncé, alors que d'autres s'y sont engagées. Quelle est la compréhension de l'être chrétien véhiculée par ces différentes communautés ? Comment voient-elles leur rapport aux autres communautés et aux Églises traditionnelles ? Quelle conception implicite ou explicite de l'unité de l'Église défendent-elles ? L'anglais et l'allemand seront les langues principales utilisées durant le séminaire.

Renseignements et inscriptions :
Centre d'études œcuméniques
8 rue Gustave Klotz - 67000 Strasbourg
Tél : 03 88 15 25 75
strasecum@ecumenicalinstitute.org
www.strasbourg-institute.org

Assise (Italie) 12 - 18 juillet 2014

35^e Rencontre interconfessionnelle de religieux(ses)

Appelés à la sainteté

Se mettre à l'écoute de François et Claire, c'est se laisser enseigner et interpellé sur des thèmes d'actualité : beauté et respect de la Création, pauvreté et amour des plus petits, fraternité universelle, conversion, renouveau de l'Église, recherche de la paix, dialogue interreligieux, rôle des femmes dans l'Église, amitié spirituelle, prédication, radicalité de l'Évangile...

Renseignements :
eiiir.oecumene@gmail.com
eiiir.wordpress.com

*Quand donc tu vas présenter
ton offrande à l'autel, si là
tu te souviens que ton frère a
quelque chose contre toi, laisse là
ton offrande, devant l'autel, et va
d'abord te réconcilier avec ton frère ;
viens alors présenter ton offrande.*

Mt 5, 23-24

cité dans la déclaration commune

du pape Paul VI

et du patriarche Athénagoras,

Jérusalem, 1964.